

# TRENTE-CINQ ANS DE MÉDECINE

## A LA CAMPAGNE COMTOISE

A.MALOINE, éditeur  
25-27, rue de l'école de médecine, PARIS

---

1913

### LES DÉBUTS D'UN JEUNE MÉDECIN

C'était en l'an de grâce 18..., le jeune D<sup>r</sup> Adalbert venait de s'installer dans la petite ville de Noirchaud-sur-Loue, sortant tout frais émoulu de la faculté de Paris, muni du petit bagage scientifique et littéraire qu'emportent avec eux tous les disciples d'Esculape lorsqu'ils ont passé quelques années d'études sérieuses dans la ville lumière, dans ce Paris où l'on travaille, où l'on s'amuse, dans lequel on brûle une vie agitée comme emporté par un tourbillon d'orage un beau jour de printemps.

Ces beaux rêves de jeunesse, ces belles illusions d'étudiant, hélas, s'évanouissent vivement lorsque le jeune docteur quittant les gaietés du quartier latin se trouve en contact direct avec la triste réalité du métier, avec les difficultés inhérentes à la profession, avec les jalousies des confrères, des envieux et les exigences d'une clientèle tyrannique et ingrate qui de plus en plus considère le médecin comme un vulgaire marchand de santé, presque comme un larbin ou un domestique à gage.

Les débuts, en général, sont brillants, encourageants. Partout le nouveau venu est acclamé, on chante sa gloire, sa belle tenue, son génie, son adresse.

Oh ! ma chère, raconte la commère du coin ñ sa voisine, si tu savais comme il

est bien, comme il est doux, bon, gentil avec les malades, ce n'est pas un homme comme le vieux D<sup>r</sup> Carpentier. On voit qu'il est jeune, qu'il a du frottement et qu'il est calé, très calé, paraît-il ; l'autre jour il a arraché une dent à la Gustine, elle n'a rien senti tant il y a mis de douceur, de science et de prudence. Les habitants de Noirchaud doivent s'estimer très heureux de posséder un tel sujet, un médecin aussi habile et aussi distingué. Il fait tout, il met la main à tout. C'est un homme précieux comme l'on en rencontre rarement dans la vie.

Mais bientôt, comme les roses, les éloges passent et ne vivent que l'espace d'un matin.

Au premier insuccès la renommée aux cent bouches qui avait tressé des couronnes de laurier au jeune et docte Adalbert chante bientôt une autre ritournelle. La commère du coin qui vantait les mérites du nouvel arrivé se voit un beau jour interpellée par sa voisine : Eh bien ! tu pouvais bien me vanter la science de ce petit Adalbert ; c'est un joli coco, il vient de laisser mourir le père Tinot sans avoir reconnu sa maladie, on dit aussi que l'enfant des Caricans est estropié ; il n'a pu remettre le bras ; puis tout le monde dit qu'il donne des remèdes trop forts comme l'ordure de potassium, le chlorate de pétasse et la poudre du papa Kouana. Va, il ne mangera pas un sac de sel à Noirchaud. Heureusement qu'il a un père qui est venu au monde avant lui...

Le Dr Adalbert vivait, en effet, avec son père, noble et vénéré vieillard qui, malgré ses soixante-dix ans, pratiquait encore la médecine comme un jeune, ayant en plus de la vigueur de la jeunesse l'expérience et un profond sentiment du devoir professionnel. C'est grâce à la vieille réputation et à l'autorité de ce dernier que le jeune Adalbert sut résister aux critiques et confondre ses ennemis. Des ennemis... mais il suffit de débiter dans une petite ville et de s'y créer une situation, même modeste, pour qu'immédiatement une légion d'ennemis, d'envieux, de méchants simplement, viennent s'abattre sur le jeune médecin comme une nuée de frelons sur une ruche d'abeilles. Le pauvre diable passe au crible de toutes les langues et le dernier des crétins va porter un jugement le plus souvent mauvais sur l'homme qui, armé de son diplôme et du fruit de son travail, vient, comme tout citoyen, demander à la société sa place au soleil. S'il n'a pas de fortune personnelle qui donne la fierté et

l'indépendance, il devient forcément l'esclave de la plèbe, de ce profanum vulgus qu'Horace détestait avec raison en disant : Odi profanum vulgus et arceo.

Combien d'humiliation subira-t-il dans l'exercice de sa profession. Combien d'ingrats rencontrera-t-il sur son chemin. La série serait trop longue pour en tenir un compte courant. Mais on peut affirmer qu'il faut au jeune médecin une jolie dose de philosophie pour faire son devoir et résister en même temps à la critique injuste du peuple qui nivellement trop et n'admet plus la supériorité de personne.

Une autre catégorie de citoyens remarquable par sa morgue, sa fatuité tient aussi à peser de tout son poids d'ignorant sur le jeune médecin : c'est le bourgeois enrichi, le gros épicier, le marchand de carottes, ou le vulgaire mastroquet retiré des affaires : celui-là est l'oracle du pays. Le ventre repus, le cigare à la bouche, il sait tout, il parle de tout avec l'assurance des gens qui n'ont pas même conscience de leur médiocrité et de leur indigence intellectuelle. Malheur au jeune débutant qui s'aviserait de réfuter, de contredire cet important personnage.

Le jeune Adalbert sut ce qu'il en coûtait de résister aux gros bourgeois du pays, de railler les vieilles dévotes qui, au chevet des malades s'en vont donner des conseils, critiquer les traitements, élever ou abaisser la réputation du médecin, suivant que celui-ci est bien ou mal avec M. le curé.

Pour plaire à tout ce monde il faut une qualité que tout le monde n'a pas, il faut avoir l'épine dorsale flexible, savoir se plier à toutes les exigences les plus ridicules et écouter avec patience et complaisance, les boniments des vieilles sorcières qui d'un ton assuré indiquent certains remèdes infaillibles qu'elles tiennent de leur grand-père et que le médecin doit prescrire s'il ne veut pas passer pour un âne ou un imbécile : c'est du moins ce qu'elles disent quand le médecin a quitté la chambre du malade. Dans certaines régions, le médecin voltairien n'a qu'à plier bagage : il est perdu d'avance ; ou, pour se tirer d'affaire il est contraint d'abdiquer ses opinions, ses croyances, et de devenir le docile serviteur du maire, du curé, de la congrégation, d'écouter les conseils d'un vicaire enflammé et turbulent, ou de suivre les instructions des bonnes sœurs.

Il est fréquent, à la campagne de voir des médecins qui ne croient ni à Dieu ni à diable, qui ont sur le pape les opinions les plus libres et les plus sévères, se

soumettre, aller tous les dimanches à la messe et manger du bon Dieu par frime, pour tourner la position. C'est, en effet, le moyen de faire déguerpir un confrère libre penseur et d'obtenir comme prime à cette hypocrisie la talle d'un gros fermier, d'un épicier devenu châtelain que les prêtres se sont chargés de marier. Le pharmacien lui-même subit le contrecoup. S'il n'est pas dans le bon mouvement, les bonnes sœurs fourniront les remèdes et les drogues à tout le canton et le médecin du camp clérical fera exécuter ses ordonnances à l'infirmierie du couvent. Le procureur de la République jettera les plaintes pour exercice illégale de la médecine au panier ; les saintes femmes empoisonneront de temps en temps un malade, mais il ira droit au ciel étant mort pour la bonne cause !

On est loin, dans les grandes villes, de connaître toutes les petites misères du médecin de campagne. On ne se fait pas une idée de la puissance de l'organisation cléricale. Le seigneur terrien, le seigneur usinier, les moines, les sœurs, les curés tiennent le médecin ; il doit fléchir, ou il sera brisé. Il fléchit le plus souvent par nécessité, pour manger du pain. Le clergé a compris que le médecin, par son rôle social, avait une influence énorme sur le peuple et l'Eglise a voulu s'annexer cette dernière parcelle de la libre humanité. La cléricalisation du Corps médical a été un coup de maître.

Telle est la situation que trouva le jeune Dr Adalbert lorsqu'il descendit dans la riante vallée du pays de Noirchaud-sur-Loue. Il dut croiser la baïonnette dès les premiers jours pour se défendre et lutter contre des ennemis qu'il ignorait et dont il ne connaissait encore ni les manœuvres ni l'astuce fine et méchante. Son caractère opiniâtre, son amour du travail, ses succès, le concours précieux de son père lui valurent une réputation méritée et une victoire complète dans la suite.

## UNE PREMIÈRE CONSULTATION

Les causes d'ennui, de chagrin, de découragement dans l'exercice de la médecine au village sont innombrables et il faut au médecin de campagne une épaisse cuirasse de philosophie pour résister à toutes les influences qui surgissent de tous côtés, pour lui barrer le passage et s'abattre sur une carrière qui ne mériterait que le respect, la reconnaissance et l'encouragement.

La première consultation fit connaître au jeune Adalbert, le beau milieu dans lequel il allait pratiquer son art et lui démontra par  $a + b$ , qu'il fallait, dans certains cas savoir surmonter ses répugnances, faire contre fortune bon cœur et considérer les mauvaises aventures par leurs côtés comiques en se mettant toujours du côté des rieurs.

Un bourgeois de la localité, gros vigneron de son métier, estimé dans tout le pays comme tous les gens qui ont le sac et du bon vin à la cave, voulut que le jeune docteur vint avec son père visiter sa femme atteinte d'un lupus érythémateux qui avait résisté jusque-là à tous les traitements. La malade pensait, comme tous

Ceux qui souffrent, que le nouveau docteur tenait en poche le remède qui guérit tout. La nouvelle médecine associée à la vieille allait faire merveille. Hippocrate et Gallien allaient se rencontrer au pied du mur. C'était la santé et la disparition d'un mal affreux qui rongait depuis des années la figure de la pauvre femme. Tel était du moins l'espoir de la malade dans le résultat de la consultation réclamée.

Adalbert n'était pas très ferré sur la dermatologie. Trop de jeunes médecins, dans le courant de leurs études, négligent les spécialités avec lesquelles ils auront maille à partir à chaque pas dans la pratique journalière. A peine si notre novice consultant avait entendu parler, à l'Hôpital Saint-Louis, de l'arbre de dermatose du vieil Alibert. Cependant il fallait prendre la parole, jouer au savant, exhiber son érudition si l'on voulait être prisé. C'est pourquoi, rassemblant toutes les réserves d'un peaussier d'occasion, le jeune Adalbert commença un petit cours sur les maladies de la peau qui émerveilla l'assemblée.

« La maladie, dit-il en substance, dont madame est atteinte, est une affection

bizarre que les savants commencent seulement à pénétrer dans son intimité : les cliniciens l'appellent *lupus érythémateux*. Il en existe beaucoup de variétés, le centrifuge, le symétrique, le rodens, le térébraus, l'ulcéreux, l'hypertrophique. Toutes ces formes diverses sont justiciables d'un traitement spécial; aux uns, c'est l'acide chrisophénique, aux autres les caustiques qu'il faut appliquer. Puis, les dernières ressources de l'art, sont le bistouri, la radiation solaire ou les effluves locales de hautes fréquences. En dernière analyse, c'est le fer rouge car *quod ignis non sanat insanabile*. »

Adalbert avait terminé sa leçon par une citation latine qui fait toujours le meilleur effet sur ceux qui ne comprennent pas le latin.

Le vieux Dr Adalbert, un sceptique de la profession, se tenait assis en face de son fils, l'orateur du jour, et écoutait la dissertation comme un élève de première année. Quand elle fut terminée il se leva en disant *in aparté*: « Voilà pourquoi votre fille est muette. »

Cette réminiscence malicieuse du grand Molière n'empêcha pas le père Adalbert d'être collé... collé sur sa chaise entendons-nous... Sans s'en apercevoir, le vieux praticien avait réchauffé, sous son postérieur, un énorme paquet de poix de cordonnier qui en se ramollissant avait établi entre la chaise et les fesses doctorales un trait d'union des plus solides et qu'il fallut briser avec les plus grandes précautions pour ne pas assister au lever de la lune avant le coucher du soleil. C'est donc avec un écran noir sur pantalon blanc, que le Dr Adalbert père dut regagner son domicile en traversant la rue principale de Noirchaud-sur-Loue. Le fils Adalbert n'avait pas fini de rire de l'aventure paternelle que lui-même se trouvait englué subitement d'une autre façon. Saisissant les barreaux de sa chaise pour soulever son doctoral individu et prendre congé de son malade, il éprouva la sensation que l'on ressent quand on saisit quelque chose de mou. Il crut d'abord à des confitures, mais une inspection nasale plus approfondie fit reconnaître la cause du délit que l'on appelle par son nom les jours de grandes batailles comme le fit Cambronne à Waterloo-Closet par exemple.

La chronique raconte que ce fut avec cette monnaie de... singe que fut réglée la première consultation du jeune Dr Adalbert. On prétend que ça porte bonheur. Mais c'est surtout en...nuyeux sur le moment.

## UNE OPERATION GRAVE DANS UNE CUISINE DE PAYSAN

L'élève médecin qui fréquente aujourd'hui les salles d'opérations somptueuses des hôpitaux de la capitale et qui voit les grands maîtres du bistouri manier, en virtuose, l'instrument tranchant, assistés d'un état-major trille sur le volet, ne se doute pas qu'un jour peut-être il sera dans l'obligation d'aborder, avec des moyens de fortune, le terrain chirurgical le plus ardu entouré non pas d'aides rompus au métier et aux délicatesses de l'antisepsie mais aidé par de simples paysans dont l'intelligence, quelquefois, ne dépasse pas celle du bétail qui broute à l'écurie et dont le courage n'a d'égal que celui des poules de sa basse-cour.

C'est avec un personnel de ce choix qu'un jour de septembre Adalbert avec deux confrères campagnards, comme lui, dut mettre à profit ses connaissances anatomiques et chirurgicales pour pratiquer sur un pauvre jeune homme de trente ans l'opération de la taille latéralisée pour extraire de la vessie une sonde en gutta-percha brisée pendant les manœuvres d'un cathétérisme d'urgence.

Il n'est pas inutile de répéter pour les jeunes ce que disait à cette occasion le père Adalbert :

On ne doit jamais introduire une sonde dans la vessie de son semblable sans s'être assuré : 1° de l'état de solidité de l'instrument, 2° de sa rigoureuse asepsie.

C'est pour ne pas s'être conformé à cette première indication que la sonde introduite dans cette vessie d'autrui se brisa comme une simple baguette de verre et nécessita, pour l'enlever, l'opération de la taille latéralisée, réservée d'habitude à l'extraction des calculs, de la pierre, comme on dit vulgairement.

Adalbert n'avait jamais pratiqué d'opération aussi sérieuse. C'était la première fois qu'il allait tenir la vie d'un homme sous son scalpel. Aussi, ce fut avec des battements de cœur bien compréhensibles qu'il prépara son plan d'attaque. Il était sûr de sa main et l'anatomie qu'il savait sur le bout du pouce allait être pour lui une puissante alliée et un ferme soutien dans une intervention délicate et inopinée."

Au fait, se disait-il, je connais la région où je vais évoluer : c'est, en somme, un tunnel à perforer pour pénétrer dans la vessie, avec de la prudence, de l'attention, c'est bien le diable si je n'arrive pas à découvrir le morceau de cette sonde de malheur. Ce n'est pas la mer à boire, et je trouverai sûrement, dans mon travail de pénétration, moins de difficulté qu'en ont trouvé ceux qui percèrent le Sainl-Gothard.

Ces réflexions, in petto, donnaient du cœur au jeune médecin qui s'écria : allons-z-y.

La table familiale recouverte de matelas, de draps fut dressée, au milieu de la cuisine, devant la seule fenêtre de cette pièce obscure, mais les yeux de vingt-cinq ans d'Adalbert suppléaient à l'insuffisance de lumière. Un confrère fut détaché au chloroforme, l'autre servait d'aide à Adalbert et deux solides gars du pays tenaient les jambes du patient fléchies sur le tronc. Un d'eux, ancien sergent de zouaves d'Afrique, ventait son courage et sa résistance.

Le service antiseptique avait été assuré par deux immenses marmites, préalablement nettoyées, flambées et remplies d'eau tenue en ébullition depuis une heure. Tous les instruments avaient été plongés dans ce liquide ainsi aseptisé. Le patient dormait tranquillement sous les vapeurs du chloroforme et le premier coup de bistouri venait de sectionner la peau du périnée, lorsque le zouave courageux, qui se disait solide au poste, pâlit subitement, s'évanouit et tomba sous la table d'opération où il acheva sa syncope, pendant que le curé de la paroisse, tenu en réserve, remplaçait immédiatement le disparu. La séance continue, dit Adalbert.

Enfin couche par couche la peau fut divisée ainsi que les aponévroses, les couches musculaires, la prostate et finalement la vessie. L'index de l'opérateur rencontra alors le corps étranger qui fut saisi et enlevé avec une pince ad hoc, à la plus grande satisfaction du chirurgien et des confrères. Les suites de l'opération furent heureuses, le malade guérit rapidement avec les soins du médecin traitant qui jura de ne plus employer de sonde sans l'avoir palpée, examinée et s'être assuré de sa résistance.

Si le médecin de campagne quand il pratique le cathétérisme a le devoir de se méfier des vieux rossignols qui garnissent les pharmacies de village, il doit aussi surveiller la manière dont ses prescriptions sont suivies et comprises ;



l'anecdote suivante en est une preuve concluante :

Le vieux Dr père Adalbert était allé au loin dans une bourgade de la région pour visiter un malade atteint d'hémorroïdes enflammées. On sait combien cette affection est douloureuse et insupportable. Le docteur dans la rédaction de sa prescription ordonna, entre autres moyens de soulagement, des bains de sièges, avec une s un peu longue. Il n'en fallut pas davantage pour que les lettrés de la famille lussent: « Bains de liège ».

Le lendemain le D' Adalbert fils retourne visiter le malade. Quelle ne fut pas sa surprise, en trouvant le client de son père plongé dans un bain, sur lequel surnageaient tous les vieux bouchons de la localité.

« Ah ! Docteur ! s'écria la ménagère, qui avait fait la récolte des bouchons à travers le village, il faudra changer ce traitement car il n'y a plus de bouchon au pays.» Les langues des femmes de la campagne, comme on peut s'en rendre compteront forgées sur le modèle des langues des dames de la ville, quand elles se mettent à tourner elles n'en unissent plus. C'est ainsi que, dans un bavardage interminable, la ménagère aux bouchons apprit au docteur qu'elle avait absorbé la veille une purge exquise et délicieuse. C'était une infusion de manne et séné coupé de café noir pour masquer le goût, comme lui avait expliqué le Dr Adalbert père en la prescrivant. Cette infusion nauséabonde avait été prise comme on prend son petit déjeuner du matin lentement, avec une cuillère et force pain grillé dans le bol. Elle avait fait merveille et avait agit *cito tuto, et juconde* ; c'était du moins l'avis de l'intéressée. Mais quel appétit! ! Quel estomac! ! Mon colonel !

Il arrive, dans certains cas, et le fait a été constaté maintes fois, chez les campagnards atteints de rhumatismes articulaires aigus par exemple, que le malade intervertissant l'ordre des facteurs, comme dans une simple opération d'arithmétique, absorbait consciencieusement le uniment camphré opiacé destiné à l'embrocation des articulations douloureuses et frottait énergiquement ces mêmes articulations avec la solution salicylée qui devait être avalée. Le résultat c'est la guérison quand même, comme si le traitement avait été suivi selon les règles de l'art.

Il faut donc reconnaître que les goûts et l'endurance stomacale de nos bons villageois sont un terrain précieux sur lequel évolue le jeune médecin de

campagne à qui dès lors on peut accorder la plus grande liberté comme aux peintres et aux poètes, de tout oser, de tout prescrire. Heureusement la *natura medicatrix*, c'est-à-dire la vigueur et la solidité des organes du paysan sont là pour remettre tout en place et résister à la maladie et aux remèdes avec lesquels la faculté tient à bombarder les malades sans trêve ni merci.

## UN TRAITEMENT INÉDIT DES PLAIES PÉNÉTRANTES DE LA RÉGION FESSIÈRE

Dans le patois franc-comtois on entend par *évolées* ou *mauvierges* l'assemblage de perches plus ou moins longues, plus ou moins volumineuses placées sur l'extrémité des poutres du grenier de la ferme pour servir de soupente où l'on entasse la provision de foin pour le bétail de l'écurie. C'est un moyen, mais un moyen dangereux d'agrandir le grenier. Cette déplorable habitude de ne pas fixer par un simple clou ces perches mobiles et roulantes a été la cause de nombreux accidents, fractures, luxations et mort instantanée quelquefois lorsque la chute se fait sur la tête.

C'est pour avoir voulu circuler sur ce plancher mobile qui ne vaut certainement pas le plancher des vaches qu'un bon et brave cultivateur d'une commune distante de quelques kilomètres de Noirchaud fut obligé d'envoyer quérir le médecin pour réparer deux plaies pénétrantes de la région fessière produites à la suite d'une dégringolade du faîtage sur les piquants d'une voiture agricole dite voiture-échelle, qui se trouvait sur le sol de la grange. On comprend à quelle profondeur durent pénétrer les piquants de la voiture agricole si l'on considère que le blessé était tombé depuis les combles du faîtage. En moins de temps qu'il faut pour l'écrire une estafette se rendit à Noirchaud pour trouver le médecin. Le Dr Adalbert ne pouvait se rendre sur-le-champ, vers le blessé. Lavez bien les plaies avec l'eau bouillie, dit-il au commissionnaire et bouchez le tout avec du cérat, demain je serai là à la première heure. Le

commissionnaire s'enfuit aussi rapidement qu'il était venu emportant avec lui les instructions pour faire un premier pansement d'attente. Ici, il faut ouvrir une parenthèse et dire d'abord que la vaseline et l'antiseptie en ce temps-là étaient presque inconnues. Les médecins se servaient surtout du cérat de Gallien. Il faut aussi expliquer ce que les paysans franc-comtois appellent serrât ou serret.

Le serret ou serrât est un produit de déchet que l'on retrouve dans les chaudières de fruitière lorsque l'on a extrait le caséum pour fabriquer le fromage de gruyère (1). Ce serrât est un sous-caséum qui nage en grumeaux dans le petit lait, que l'on récolte, que l'on rassemble en pain pour être consommé soit cru, soit cuit ou frit dans du beurre, c'est un met grossier, un peu fade, mais avec du poivre et du sel, il se laisse manger, comme on dit...

1. *Et que l'on a mélangé le petit lait avec l'aisi sorte de ferment produit par la cuite aigrie.*

A l'arrivée de l'estafette quelle ne fut pas la joie de la famille d'apprendre que pour guérir il fallait simplement appliquer du serrât sur les plaies après les avoir lavées.

Du serrât, dit la femme, nous en avons justement un pain tout frais qui vient de nous arriver de la fruitière...

Sans autre forme de procès, on souleva le postérieur du patient couché dans un lit de plumes et on glissa sous ses fesses le pain de serrât consolateur, sans enlever les toiles d'araignées placées dans les trous pour arrêter l'écoulement du sang.

Voile-toi la face, ô Lister I Brise ton microscope, ô Pasteur!! Ces plaies bourrées de charpie, de toile d'araignées et de serrât vont guérir rapidement comme avec la plus scrupuleuse antiseptie.

A l'arrivée du D' Adalbert tout allait pour le mieux. « Croyez-vous, docteur, disait la maîtresse de la maison, que nous avons eu de la chance, dans notre malheur, nous avons ce remède chez nous et nous ne nous en doutions pas. Quelle heureuse idée vous avez eue !...

— Que voulez-vous dire?... reprit le docteur.

— Oui, dit le blessé, mon pain de serrât est arrivé à point de la fromagerie, je l'ai au derrière, je m'en trouve très bien, je me sens déjà soulagé. »

Le Dr Adalbert n'en croyait ni ses oreilles ni ses yeux ; cependant une forte

odeur de lait aigri sortait des dessous de la couverture du lit ; le pot aux roses était découvert et Adalbert fut bien forcé de reconnaître l'authenticité d'un remède que Gubler avait oublié de signaler dans ses « commentaires du Codex ».

Le docteur, en se pinçant le nez fit disparaître tout ce mortier fromagico-caillebotté et procéda à un pansement plus propre et plus chirurgical. Ces débris comprimés et réchauffés du pain de serrai furent transportés à la cuisine où bientôt de grands diables d'ouvriers paysans firent descendre dans leur estomac de crocodile ce brouet digne des Spartiates accompagné des glouglous significatifs de la dive bouteille et autre. Tel on entend le soir, le son du corps au fond des boas.

Mais, la journée n'était pas finie, midi sonnait au clocher du village ; il fallut déjeuner.

On dressa la table au milieu de la chambre non loin du lit du blessé.

Ce repas ne le céda en rien à celui qu'a raconté feu Boileau il y a quelque deux cent quatre-vingts ans. La nappe qui recouvrait une vieille table à coulisse avait été jadis blanche.

Les serviettes portaient encore les traces noires d'un contact impur et non douteux qu'elles avaient eu avec le corps du fourneau de la cuisine.

Les verres reflétaient les empreintes des doigts en saucisses de la cuisinière sur lesquels Bertillon n'aurait pas hésité une seule minute pour les reconnaître.

Les fourchettes tenaient entre leurs dents serrées un magma innommable et odorant plus dur que de la pierre.

Enfin un magnifique jambon, clou du festin, dominait par la grosseur de son dôme ce paysage culinaire sur lequel étaient semées çà et là quelques bouteilles d'un vin noir qui paraissait bon. Mais les verres!!... Oh ! les verres !!...

Adalbert de nature délicate était un douillet. Comment allait-il s'en tirer en cette occurrence ?

La faim fait sortir le loup du bois et la nécessité donne l'esprit inventif, on le prétend, du moins, à ceux qui en sont les moins doués.

Tout d'abord, il attira à lui cette partie noble du cochon, délice des montagnes de la Comté, et en bon chirurgien qu'il était-il creusa un puits dans la partie la plus charnue et s'en alla chercher sa pitance jusqu'à l'os. Quant au verre il avait

bien cherché discrètement à l'essuyer avec son mouchoir de poche. Mais le mouchoir était absent; il prit sa chemise et fit tant bien que mal l'office sous la table tout en parlant de la pluie et du beau temps pour ne pas éveiller l'attention. Dans tous les cas, en homme prudent, pour boire, il appliqua le bord du verre sur son menton et aspira le liquide du bord des lèvres placées au milieu du verre. Il mangeait en tunnel et buvait en bœuf. C'était un moyen comme un autre de manger et de boire avec ses propres moyens et proprement.

Si le déjeuner de fortune n'avait pas été servi avec toute la propreté et le confort que l'on rencontre dans les villes, la bonne humeur n'avait pas, du moins, quitte les convives. Un compagnon de table du D' Adalbert, vieux poivrot du pays dont le nez avait pris, à la longue, une teinte foncée en vertu de ce principe théologique que l'on est puni par où on a liché avait trouvé les mets exquis et s'en était fourré jusque-là. Aussi approuva-t-il du nez et du bonnet la bonne idée de l'hôte d'offrir en complément une bouteille de Champagne au docteur pour sa première visite.

« Oportet ebriare meuse, disait le poivrot, qui se donnait à ses heures des airs de latin. C'est aujourd'hui qu'il faut faire la noce car c'est le 20 septembre et que, comme dans *Hamlet*, le 20 dissipe la tristesse qui règne sur nos cœurs. » Les flûtes à Champagne furent donc installées et le bouchon sauta. Mais la bourgeoise campagnarde aux doigts en saucisses, avait oublié de nettoyer le fond des verres, ce n'étaient plus des empreintes cette fois, mais des mouches confites, la musca nigra, qui, comme des scaphandriers en miniature montaient et descendaient, du fond du verre à la surface écumeuse, emportées par les flots mousseux et vice versa. Adalbert, l'œil aux aguets, profita d'une plongée des scaphandriers ailés pour boire encore en bœuf, remercia son hôte de sa bonne hospitalité, et sortit, tandis que le poivrot, faisant prendre un bain à son nez rubicond, avalait consciencieusement toutes les mouches momifiées contenues dans son verre qu'il vidait régulièrement d'une seule gorgée. Il aurait avalé toutes les mouches de la création pourvu qu'elles fussent enrobées dans du vin de Champagne; on n'en boit pas tous les jours au village !

En traversant le village, le docteur, comme cela se pratique en pareil cas, fut accosté au passage pour visiter d'autres malades. Il reconnut sans peine dans ses nouvelles visites que les lois de l'hygiène la plus élémentaire étaient foulées

aux pieds par cette brave population de travailleurs et que le matin il avait en somme déjeuné à la meilleure table du pays. Ici en effet c'était un tuberculeux qui crachait ses poumons dans une assiette creuse en attendant qu'elle soit pleine pour la vider et la remiser ensuite au dressoir. Là, c'était un gâteux à qui la garde-malade enfilait sous les fesses une casserole en terre pour servir de bassine. Dans son esprit, Adalbert se représentait cette assiette remplie de crachats tremblotants, à couleur confiture d'abricot et cette casserole en terre où le soir on devait faire cuire les œufs ou sauter l'omelette de la famille. En retournant à Noirchaud-sur-Loué dans sa petite voiture à deux places, mille réflexions assaillaient le cerveau du jeune Adalbert.

Il revoyait, comme dans un songe les bocks crémeux des brasseries du quartier latin servis dans des verres immaculés par des mains blanches comme l'albâtre, jolies à faire palpiter les cœurs.

Il se rappelait les dîners exquis chez Lapeyrouse, la sole normande du père Marguery qui surveillait ses garçons de salle la serviette sous le bras et la légion d'honneur à la boutonnière, puis revenant à ses... moutons, il s'écriait : « Ah ! Le pain de serret ! Oh les mouches au fond des verres !! Pouah ! ! l'assiette aux huitres ! ! ! »

Enfin, il fallait se résigner, c'était le métier qui entraînait dans son individu et philosophiquement, le jeune docteur se tenait à lui-même ce petit raisonnement : « Bah ! je suis médecin de campagne et un médecin de campagne est un professionnel qui tâte les pouls à qui on tire la langue et qui passe sa vie à contempler les fèces, les urines et les sueurs. Il faut me refaire une nouvelle éducation de la vue, de l'odorat, du goût et du toucher. Je subirai l'influence des milieux, je suis dans un jardin d'acclimatation qui n'a rien de commun avec celui du Bois de Boulogne, voilà tout. »

## RAPACITÉ VILLAGEOISE. L'AVENTURE DU PÈRE LEDURE

Au demeurant il faut avoir conversé, et le médecin n'y manque pas, avec ces bons villageois pour avoir une idée de leur mentalité puérole et sauvage doublée d'un caractère rusé, aux reparties souvent gouailleuses dans leur patois. Mais, en somme, l'intérêt poussé jusqu'à l'avarice la plus sordide domine chez eux et devient, dans le cours de leur vie, la cause déterminante de la plupart de leurs actions.

Quand un membre de la famille agricole tombe malade, si c'est un animal on court au vétérinaire, si c'est un membre de la famille on va simplement chercher le médecin. Si c'est le père, un travailleur qui remplace souvent le bœuf ou le cheval, qui en fait comme deux, on est empressé les premiers jours. L'argent n'est rien, docteur, sauvez-nous-le à tout prix. Mais comme dans Molière : *Si maladia opiniatria non vult se garrire !* « C'est alors une autre chanson. Le médecin ne connaît pas la maladie ; ou il prolonge son malade par esprit de lucre ; il fait suer le kilomètre. Les remèdes sont trop chers.

Pendant qu'on le soigne, on ne fait rien. Enfin docteur, jouez quitte ou double car ce n'est pas une vie que nous menons, il devient exigeant, méchant même. Puis il ne veut plus prendre vos remèdes, le dernier lui a fait plus de mal que de bien. Ah ! je vous en prie, ne le faites plus souffrir et laissons-le tranquille.

Le pauvre malade comprend combien, chaque jour, il devient une charge pour son entourage et comme il débarrasserait tout le monde s'il venait à trépasser. Si c'est un oncle à succession, les héritiers ne peuvent attendre le moment final ; ils perdent patience. Mais si c'est un père qui ne peut plus travailler parce qu'il en faisait comme quatre, les desiderata sont les mêmes de la part de la femme et des enfants. C'est dans l'exercice de la profession médicale à la campagne que le médecin finit par comprendre combien vaut peu notre triste humanité dont les défauts confirment pleinement la vérité de cette pensée de Plaute : *Homo homini lupus.*

Le Dr Adalbert était au chevet d'un vieil oncle à succession atteint de pneumonie des vieillards, affection généralement mortelle, mais qui peut guérir et qui guérit dans certains cas. Le neveu se tenait à droite de l'oncle qui avait peine à respirer. Le curé du village tournait autour du lit en faisant les cent pas

le menton dans la main. Le médecin tâta le pouls. Le vieux, sourd par la maladie et l'âge, entendait vaguement les paroles du neveu.

« Ah! Docteur, disait le neveu, il ne faut pas fatiguer l'oncle par tant de remèdes, il faut le laisser reposer. A son âge, que pouvez-vous bien lui faire? » Le prêtre, qui se tenait en réserve, dans l'ombre de la chambre, opinait aussi de son bonnet carré lorsque le Dr Adalbert s'approchant de l'oreille du vieux lui tint à peu près ce langage :

« Père Ledure ! nous sommes ici trois autour de vous. Combien pensez-vous qu'il y en a qui cherchent à vous tirer du pas? »

Le père Ledure souleva un peu la tête de l'oreiller, se prit à sourire, et écouta.

« Il n'y en a qu'un, c'est moi, dit le docteur.

« Votre neveu Félix se voit déjà en possession de votre succession, de vos beaux champs, de votre maison, de votre verger.

« M, le Curé guette un enterrement de première classe et des messes d'anniversaire. Moi, si je vous perdais, je perdrais un de mes meilleurs clients, j'ai donc seul intérêt à vous conserver et je vous conserverai. »

Le vieux guérit, le neveu eut le nez de bois, l'oncle se maria avec sa servante ; il eut un enfant ; on en a toujours quand on est vieux.

Quant au curé, il dut remiser son goupillon pour plus tard, mais se rattrapa sur le baptême, la culotte ne perd jamais ses droits.

Le neveu et le curé ne pardonnèrent pas au Dr Adalbert sa belle cure et son excès de franchise ; ce qui prouve que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

Il ne faudrait pas croire que les sentiments de vile cupidité que l'on rencontre à la campagne ne se rencontrent pas à la ville, où cependant le milieu semble être d'une culture plus élevée. Hélas ! celui qui a fait lundi a fait mardi et l'observateur impartial qui se donnerait la peine d'analyser et d'étudier le mobile des actions humaines, retrouverait partout la hideur de nos vices et les misères que le vieil homme traîne lamentablement après lui. Notre société actuelle vue d'un certain angle est loin d'être un modèle du genre et malheureusement le mal a pénétré jusqu'au tréfonds de la famille qui n'est plus l'image de la famille patriarcale, unie, respectueuse du maître, de cette famille qui est la vie et la force des nations. Elles deviennent en effet de plus en plus rares les épouses qui



se dévouent ; ils ont disparu ces enfants qui souffraient les souffrances de leurs père et mère et qui les suivaient dans le dur labeur de leur existence les soulageant par leur travail, par leur amitié et par reconnaissance.

Le socialisme aux théories utopiques et décevantes a entamé aujourd'hui la famille; il a trop répété au peuple qu'il fallait plus de bien-être, plus de bonheur, plus d'indépendance. Petit à petit ces doctrines subversives ont imprégné les nouvelles couches sociales et la jeunesse au lieu de se tourner vers le travail, seule source de fécondité, a érigé en maxime les douceurs du farniente. Ces disciples de la paresse ont dit : nous voulons jouir et profiter de la vie dans le présent; après nous le déluge !

Pauvre maxime !! Triste raisonnement qui n'engendre dans ses applications et ses conséquences que misère et décadence'

## MENTALITÉ CAMPAGNARDE REMÈDES DE COMMÈRES ET DE CHARLATANS

Dans le courant d'une pratique médicale qui n'était qu'à son aurore, aurore, comme on l'a vu, qui n'avait rien de commun avec l'aurore aux doigts de roses chantée par les poètes, le Dr Adalbert avait eu le temps déjà de contempler l'humanité sous quelques-unes de ses faces; il était arrivé à cette conclusion que, de bas en haut de l'échelle, lorsqu'il s'agit de juger l'art de guérir, la même mentalité superstitieuse et enfantine avait envahi le cerveau des hommes sérieux et intelligents aussi bien que l'intelligence rudimentaire des ignorants.

Que ce soit pour lutter contre un mal incurable ou pour retrouver la santé momentanément perdue, l'homme est prêt à faire toutes les excentricités. Le savant, lui-même, attaqué par la maladie, perd, dans le dédale des lois physiques, chimiques, biologiques, la notion des principes immuables de la science pour devenir souvent le jouet des préjugés et du charlatanisme.

Il faudrait remonter au déluge ou à l'origine de l'homme si l'on voulait chercher les causes de cet état d'esprit de cette croyance au merveilleux, au surnaturel qui devrait être seulement l'apanage des races primitives et sauvages mais qui se sont perpétuées par atavisme jusque dans nos siècles de civilisation,

de lumière et de science.

Dans l'antiquité on célébrait Bacchus faisant jaillir d'un coup de baguette une fontaine de vin. Plus tard ce fut Moïse qui faisait jaillir avec sa baguette l'eau dans le désert et qui traversait la mer rouge à pieds secs avec son peuple de Juifs. Aussi bien ces superstitions anodines ne font de mal à personne, mais il en est d'autres qui ont allumé des guerres que seuls le moraliste et le philosophe sont parvenus à éteindre.

On a dit quelque part que l'homme était de feu pour l'erreur et de glace pour la vérité. Le médecin dans l'exercice de sa profession doit jouer non seulement son rôle principal de guérir, il doit être aussi un moralisateur et un éducateur des simples. Le D' Adalbert pendant longtemps mit toute l'ardeur de sa jeunesse à combattre les vieux préjugés, les pratiques malsaines quelquefois immondes employées par les paysans pour soigner leurs malades : il n'y réussit qu'à demi et finit sur la fin de sa carrière par se ranger du côté de ces sages qui prétendent qu'il faut laisser au peuple des superstitions et des guinguettes...

Le peuple, il faut l'avouer, aime les prodiges, les diseurs de bonne aventure, les pèlerinages et les charlatans.

Mais où l'on rencontre la naïveté humaine dans tout l'éclat de sa sottise c'est quand on la surprend à l'œuvre pour la fabrication de remèdes qui doivent guérir ou soulager leurs misères.

Tout ce que l'on peut imaginer de plus ridicule, d'absurde et de sale (surtout de sale) est mis en œuvre par la croyance populaire d'après les prescriptions d'une commère d'ignorance crasse ou d'un adroit guérisseur qui exploite le porte-monnaie de ces faibles d'esprits. Le Dr Adalbert, dans sa longue pratique en avait retenu de bonnes ; en voici quelques échantillons :

Les remèdes de nos ancêtres étaient déjà aussi variés que drôles. La faculté des XVI et XVIIème siècles ne rougissait pas d'ordonner la poudre de crapaud, de cloporte, de vers de terre, l'eau de frai de grenouille. La sottise humaine n'a depuis fait que décroître et embellir. Molière se moquait avec raison des médecins de son temps qui ne craignaient pas de faire une douzaine de saignées au grand roi Louis XIV pour une simple chaude-pisse. Il raillait les savants de l'époque avec leurs quatre semences froides majeures (graine de melon, citrouille, courge et concombre) et les quatre semences mineures (laitue,

endive, chicorée, pourpier). Qu'aurait-il dit si le Dr Adalbert avait pu lui indiquer le remède qu'un de ses clients prenait deux cents ans plus tard pour se guérir de la jaunisse. Ce malade était un fonctionnaire respecté du pays, d'une culture intellectuelle au-dessus de la moyenne; il souffrait d'un ictère chronique, depuis plusieurs années. Tous les jours une épouse dévouée, vertueuse et prévoyante lui servait à déjeuner un petit pâté dans lequel elle avait adroitement introduit une vingtaine de gros poux de tête. Le remède semblait agir puisqu'il fut continué pendant plus de trois mois, à l'insu du malade, à un tel point que les poux se faisant rares, l'épouse dévouée dut prendre en location la tête d'une vieille femme du voisinage pour cultiver ces parasites dont son mari faisait une horrible hécatombe toutes les semaines sous ses robustes mâchoires. La maladie, ou les poux, vinrent à bout du malade qui finit par succomber sans avoir connu son abominable remède. Ce remède encore aujourd'hui, dans le peuple, passe pour héroïque. On se demande quel est celui qui est le plus héroïque du remède ou de celui qui le mange.

Toutes les charités ne sont pas de pain et tous les héroïsmes ne sont pas sur le champ de bataille. C'est un simple avis en passant dédié à ceux qui, porteurs de jaunisse rebelle ont encore du cœur au ventre et l'organe du goût pavé de la robuste intention de se guérir.

Mais, tout de même, il serait préférable pour les malheureux ictériques de suivre le traitement dit: «de la grange Coulon » dont la réputation, à un certain moment s'était répandue dans toute la Franche-Comté.

Ce traitement avait la double propriété de guérir à la fois' la sciatique et la jaunisse. Il consistait à prendre des urines du malade, de les mélanger avec de la farine de froment, d'en faire une boule de la grosseur d'une - 39-

boule de quille, de la faire durcir par la chaleur d'un four à pain, le jour de Noël ; de la porter ensuite au milieu d'une forêt et de l'enfourir dans une fourmilière peuplée de fourmis rouges. Lorsque les fourmis auront mangé la boule, dit la commère, la jaunisse aura disparu et le malade sera guéri ou... mort, car les fourmis mettront plusieurs années à dévorer cette masse. Souvent dans la maladie comme dans la fable :

Patience et longueur de temps

Font plus que force et que rage.

C'est peut-être là la cause du succès du remède de la grange Coulon.

Pour la sciatique il fallait ajouter au traitement une friction quotidienne sur la cuisse avec un mélange de graisse de blaireau et de goudron cuite dans une casserole en terre, à la jeune lune.

Ce procédé de traitement, en somme, n'a rien de répugnant et ne peut être comparé à la sordidité de cette épouse de tout à l'heure qui, à l'insu de son mari, lui faisait broyer des poux sous ses dents pour le guérir de son ictère.

Avec les dents de l'époux

Elle écrasait les poux...

Cette brave femme était du reste très en retard au point de vue des découvertes modernes. Nos savants, en effet, qui cultivent les souris, les punaises, les puces, ont aussi cultivé les poux et il ressort de leurs recherches, que les piqûres de ces disciples d'Epictète sont inoffensives tandis que si on les broie ils engendrent toutes espèces de microbes méchants et venimeux. Donc ne tuez plus les poux. Bianco bono, négro macache bono.

Le pou est bon enfant, la puce est méchante, disaient déjà les Arabes qui ne tuent jamais leurs poux et se gardent bien de les manger.

Sa thérapeutique populaire a encore bien d'autres remèdes dans son sac à malice pour exploiter les gogos. En voici un qui reçut un beau jour l'estampille de la magistrature.

Comme les hussards d'Augereau dans la « mère Angot » les magistrats sont des hommes, et comme tels ils sont sujets à toutes les illusions d'optique et de thérapeutique de l'espèce humaine même quand leur thérapeutique s'exerce à la barre de leur tribunal.

Or donc un vieux magistrat de l'ordre judiciaire de la magistrature assise souffrait depuis longtemps d'une affection du foie. Il aurait dû, selon l'avis du Dr Adalbert son ami, aller à Vichy faire fondre ses calculs et dégager son foie. Mais comme la plupart des gens de robe, il cachait sous sa toque on ne sait quelle contradiction et au lieu d'obéir à la faculté, il préféra se mettre entre les mains d'un guérisseur belge, que l'on dut plus tard expulser de France pour escroquerie. Avec un accent brabançon très marqué le guérisseur contemplant son terrain de culture lui dit : « Vous allez mettre sur votre ventre en restant au lit, une truite de deux livres, la queue tournée contre le nombril. Elle y restera

tout le temps nécessaire pour disparaître par putréfaction puis, tous les matins vous avalerez un bol d'infusion de morelle grimpante que je vous enverrai. »  
Pourquoi grimpante ?

La morelle est une solanée dont les fruits sont des baies noires. Selon le guérisseur cette morelle appelée grimpante devait, d'après ses explications, grimper dans le foie et aller comme un chien terrier détruire les calculs et dégager tout l'organe hépatique des humeurs peccantes qui l'obstruaient; le magistrat était convaincu, rien n'est facile comme de convaincre un magistrat quand il a la jaunisse, il exécuta ponctuellement la prescription.

Au bout de quelques jours le Dr Adalbert vint revoir son malade qui se garda bien de lui annoncer sa sottise, mais en approchant du lit le docteur qui ne faisait pas partie de la tribu des in exitu Israël de Egypto et qui avait un nez pour sentir recula suffoqué par une odeur nauséabonde de poisson pourri. Il crut que son malade terrassé par le mal avait et sans s'en apercevoir un relâchement des sphincters : incontinence des matières et des urines ; que peut-on savoir ? C'était la mort à bref délai. Il avertissait la famille du malade lorsque la femme de chambre, dans un éclat de rire, dit : « Mais, docteur, monsieur va mieux, l'odeur est due à *une truite qui lui pourrit sur le ventre.* » (Sic.)

Le magistrat guérit et eut de l'avancement. On en aurait à moins.

La crédulité humaine comme on le voit est incommensurable et les magistrats eux-mêmes n'échappent pas à cette tare de notre race.

Si dans notre organisation sociale le dessus de l'échelle nous montre au point de vue médical une indigence intellectuelle dont on ne peut mesurer la profondeur, que doit-on trouver au milieu et en bas ?... Le poix, le Serrât, les poux et la truite sur le ventre ont donné la température mentale de nos paysans et de nos lettrés. Le remède du père Hugonnet fit connaître au Dr Adalbert ce que l'on peut attendre d'un honorable et sérieux négociant en quincaillerie, parlant, d'une intelligence au-dessus de la moyenne.

## LE REMÈDE DU PÈRE HUGONNET UN VIEUX GOUTTEUX AUX ABOIS

Le père Hugonnet était un brave et honnête commerçant que la municipalité de son pays avait élevé au grade de capitaine des pompiers. Dans les journées de parade il était frais comme une rose et se tenait droit comme un i. Il était venu au monde avec le rhume de cerveau. Ses hommes, dont il était adoré, disaient de lui > « il a toujours la Charmoise... » Il suivait cependant religieusement les prescriptions de son porte-drapeau, le père Figon, qui s'était guéri de la Charmoise au passage de la Bérézina en prisant comme le lui avait enseigné un moujik, de la poudre d'œil d'écrevisses.

La Charmoise vivait en bonne intelligence avec son capitaine et le père Hugonnet avait envoyé au diable les écrevisses du père Figon. Ce qui le tourmentait davantage c'était ses accès de gouttes qui le tenaient cloué sur son lit des mois entiers. Le colchique, l'infusion de frênes, la liqueur de Laville, le chevalla, toute la lyre y avait passé sans succès. La goutte mordait toujours.

Ce brave capitaine était un bon vivant, amateur de la table et des chansons. Comme tous ceux qui aiment la bonne chère, le bon vin et le repos, il avait attrapé la goutte des riches. Le Dr Adalbert, son médecin ordinaire, lui avait bien donné l'avis de se mettre le bec à l'eau. Le père Hugonnet répondait que l'eau servait à emplir ses pompes, mais qu'elle n'entrerait jamais dans son estomac pour attirer les grenouilles.

Il est vrai, disait le D'Adalbert, que l'Hippocrate anglais Sydenham disait : « Celui qui boit du vin aura la goutte ; celui qui n'en boit pas, l'aura aussi. » Maintenant, continuait Adalbert, si vous vouliez suivre les préceptes de la nouvelle école vous boiriez du cidre et vous pourriez chanter, dans vos repas de pompiers le Voyage en Chine.

Chantons, chantons, amis  
Le cidre de notre pays,  
Ah I Ah ! Ah ! qu'il est bon...  
Le cidre de Normandie...

Le père Hugonnet qui ne connaissait pas le Voyage en Chine, faisait la grimace et ne voulait pas entendre parler du cidre de Normandie. Sa chanson préférée était :

C'est le vin de Bourgogne

Qui rougit la trogne.

Ou bien, ce vieux refrain que les pompiers chantaient en chœur, les jours de revue.

Encor un coup de c't'enfant

Qu'on a trouvé dans la treille,

Encor un coup de c't'enfant

Qu'on a trouvé dans le serment.

Avec des refrains pareils, si la goutte n'existait pas le père Hugonnet l'aurait inventée.

De fait, il était cloué un peu trop souvent sur son lit de douleur, aussi après avoir tout essayé... il était allé jusqu'en Suisse...! s'arrêta-il à un dernier remède qui devait guérir à la fois sa charmoise et sa goutte.

— *Doctor*, dit-il, à Adalbert d'un timbre charmoisard, j'ai *trouvé* mon *gavor* et je vais vous indiquer mon secret qui m'a été donné par sa mère Quivoque. Mais, chut !!! Il ne faut, tout d'abord, ne pas trop *banger*, *ni moire* car quand on *bange* trop on ne plus *barcher*. Puis, il faut respirer pendant une demi-heure tous les malins, une crotte de cochon mâle fraîche de la nuit, voilà huit jours que je suis le traitement et je me sens soulagé de ma goutte et de ma vieille charmoise.

— Est-ce sérieux ? reprit le docteur. Il s'informa.

De bon matin, en effet, Claudine, qui servait au père Hugonnet de femme de chambre et de cuisinière, armée d'une soucoupe à café, d'une propreté irréprochable, s'en allait chez son voisin un boulanger qui tenait à l'engrais deux porcs dans une soue. Elle pénétrait sans difficulté dans le palais de ces deux habillés de soies et les *gorrins* lui faisaient même le meilleur accueil car Claudine, en personne prévoyante, n'entrait jamais dans leur domaine les mains vides. Elle distribuait à chacun des friandises et de petits grognements significatifs indiquaient que le Home de la race porcine était tout à la joie. Elle se mettait alors au travail ; ce travail consistait à chercher et à choisir le plus gros excrément et le mieux moulé de la nuit ; puis en possession de sa précieuse trouvaille elle retournait vers le goutteux qui pendant trois quarts d'heure passait et repassait le cigare d'un nouveau genre sous ses narines dilatées par de

grandes et profondes inspirations. Le père Hugonnet prétendait éprouver un soulagement immédiat et il aspirait avidement en retenant son haleine. Était-ce suggestion ou l'effet des émanations des matières stercorales des disciples de saint Antoine qui auraient asphyxié le plus résistant des grenadiers de la garde, on n'a jamais pu savoir. Le père Hugonnet mourut quand même d'un accès de goutte remonté au cœur. H n'avait pas de descendants directs. Les pompiers et les cousins suivirent seuls le cercueil. Il avait bien vécu toute sa vie, c'était une victime de la table qui lui avait fait du bien avant de lui faire du mal, comme les crottes des deux porcs de la Claudine.

Pourquoi, dans son sonnet du Cochon, Monselet n'a-t-il pas parlé des vertus thérapeutiques de ses excréments ? C'est ce que se demandait le Dr Adalbert qui avait surpris un jour un de ses malades avalant les puantes déjections dans du vin blanc pour combattre une gastralgie opiniâtre.

## OPOTHÉRAPIE POPULAIRE

Les règles de filles vierges prises en infusion à jeun, l'urine de vache bue sous le nom poétique d'eau de mille /leurs employées contre la colique ou comme diurétique, prouvent que les excréments ont joui et jouissent encore d'une solide réputation populaire.

Les gourmets ne recherchent-ils pas les ventres de bécasses faisandées avec lesquelles ils fabriquent des tartines succulentes, à leur avis? Ne mangent-ils pas les entrailles de grives, d'alouettes, ne sucent-ils pas les ventres d'écrevisses. Tous ces dépotoirs de la nature, véritables récipients de putréfaction et de microbes de toutes espèces, font les délices des tables les mieux servies de la haute bourgeoisie. De la salle à manger à la chambre du malade, il n'y a qu'un pas. Ne faut-il pas voir dans ces habitudes d'appétit dépravé l'origine de l'opothérapie qui dans sa bizarrerie a rendu, il faut l'avouer, quelques services aux malades ; manger des reins de porcs pour guérir la néphrite; manger la pituitaire pour guérir l'acromégalie ; manger de l'ovaire (ovarine) pour régulariser les menstrues est un retour à une homéopathie revue et corrigée et au vieux principe : *Similla similibus curantur*. Gomme l'histoire,



la thérapeutique est un perpétuel recommencement.

Pour démontrer que l'opothérapie n'était pas d'invention nouvelle, le D' Adalbert qui était devenu déjà un vieux praticien et recherchait dans les remèdes populaires ce qu'il pouvait y avoir d'utile et de vrai, racontait volontiers l'histoire d'un ingénieur des Ponts, intrépide Nemrod qui avait la passion de chasser le sanglier dans la forêt de Chaux. Ce disciple de saint Hubert, détenait, au dire de certaines mamans, le secret de guérir la chlorose des jeunes filles.

Voici le remède :

Quand un sanglier était abattu, l'ingénieur s'empressait de lui couper les testicules. Il les décortiquait et les pendait à la grande cheminée de sa ferme pour les faire sécher à côté des jambons, saucisses, etc.. Comme' c'est l'habitude dans la haute montagne où l'on fabrique le brési, la bovine, sorte de viande fumée et séchée.

Lorsqu'une jeune vierge au pâle sourire et aux pâles couleurs venait réclamer le remède avec la maman, le vieil ingénieur à l'aide de son couteau de chasse qui ne le quittait jamais, dépendait un testicule et, muni d'une râpe à sucre, il le réduisait en poudre, pour ne pas faire mentir la prière de la journée des cendres: *et in pulverem reverteris*.

Cette poudre testiculaire était versée dans un demi-litre de vin blanc : un petit verre à liqueur de ce breuvage matin et soir et la chlorose était anéantie, cependant que la bouteille suivait la même destinée.

Ce remède, il faut l'avouer, n'était ni répugnant, ni contraire aux doctrines de Brown-Séguard. Il était accepté avec reconnaissance par le jeune sexe qui en avait besoin et qui ignorait le principe actif de la mixture, du reste comme le docteur lui-même.

La mère Laurange, vieille cuisinière du Dr Adalbert, avait déjà bien avant Brown-Séguard, connu les propriétés du suc testiculaire et elle en craignait même les effets (*experto crede Roberto*). Elle avait appelé le vétérinaire du pays pour enlever à son chat, un superbe matou, qu'elle adorait, les organes de la virilité pensant que, réduit à l'état d'eunuque, il garderait mieux le sérail. L'opération faite, la mère Laurange regardait par sa fenêtre: elle aperçut le terrible Raminagrobis qui dévorait, avec voracité, les attributs de son sexe.

Plus rapide qu'un vent d'orage elle bondit chez le vétérinaire : « Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, le chat a tout mangé, c'est à recommencer ; quel malheur !! » Le matou avait fait de l'opothérapie sans le savoir.

Le désappointement de la vieille était d'autant plus grand, qu'elle aussi, en cachette, râpait, à ses moments de loisir, des testicules de porc pour guérir l'anémie.

L'opothérapie s'était épanouie déjà dans le cerveau du peuple quand Bouty eut l'idée de fabriquer sa thyroïde.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil et l'opothérapie est renouvelée non des Grecs, mais des sauvages, qui comme il a été relaté dans certaines régions mangent du cœur de lion pour se donner du courage et de la force, tandis que les chats instinctivement mangent et reprennent ce qu'on aurait dû leur laisser.

Adalbert ne devait pas aller loin avant d'apprendre que la viande de veau avait elle aussi des propriétés thérapeutiques comme les testicules de sanglier.

## CORPS ÉTRANGER DE L'ŒIL ET ROUELLE DE VEAU

Drelin, drelin, drelin !!! Les coups de sonnettes ne manquent pas pour réveiller le médecin de campagne, même quand il s'est appuyé dans la journée 25 kilomètres dans les jambes. Il semble que lui seul dans la commune n'a pas le droit de dormir, de manger à ses heures et de reposer tranquillement.

Quand la cloche du médecin s'agite vers minuit, c'est un accouchement ; c'est la nuit que les enfants voient le jour, au village.

Quand le drelin, drelin, drelin !!! se fait entendre à 2 heures du matin, comptez sur une indigestion.

D'autres fois, le drelin, drelin !! fait courir le médecin près d'un ivrogne qui cuve son alcool, qui ne paiera jamais cette visite de nuit parce qu'il n'a pas vu le docteur...

Aussi le Dr Adalbert blasé sur les drelin, drelin, avait-il organisé une sonnette connue des amis. Quant à l'autre, il avait eu la prévoyante sagesse d'entourer le battant de la cloche avec de l'ouate hydrophile. On avait beau carillonner, il n'entendait rien. La sonnette des amis venait donc de se faire

entendre et dans le silence de la nuit la grosse voix de l'ami Louis Secrétan accompagnait et dominait les coups de clochette répétés.

« Docteur! Drelin ! Docteur ! Drelin, drelin !! Venez vite, Philippe souffre horriblement, il a l'œil brûlé... »

C'était Philippe, et ce qui plus est, Philippe qui avait l'œil brûlé, il n'y avait pas à hésiter une minute. Adalbert saute du lit, enfile à la hâte sa culotte et ses chaussettes, jette un pardessus sur ses épaules et court avec Louis au secours de son ami Philippe.

Philippe était un intime d'Adalbert; il faisait partie avec Louis Secrétan de cette vieille race de Noirchaud qui disparaît tous les jours; il savait s'amuser avec esprit, et, développé dans un milieu modeste, il avait conservé les bonnes manières et l'amabilité que lui avait léguées une bonne nature et son frottement avec les intellectuels du pays.

Pas une question n'était traitée devant lui, qu'il ne réponde par un refrain de chanson de Béranger ou par un jeu de mot de sa composition : c'est dire que l'ami Philippe était homme intelligent et de commerce agréable.

Pour le quart d'heure il était étendu sur son lit la tête enroulée de bandes. Il ressemblait à un vieux Turc dont il avait adopté un peu les mœurs à ce que disaient les mauvaises langues.

Adalbert déroulait, déroulait, déroulait encore le turban lorsque tout à coup aux derniers tours un : pouff !!...

se fit entendre; trois livres de veau venaient de s'abattre sur le plancher. Deux énormes chats qui rôdaient dans la chambre se précipitaient immédiatement dessus et se sauvaient dans les greniers avec leur proie.. Que s'était-il passé?...

Philippe, surveillant le four de sa boulangerie — car Philippe était boulanger — avait reçu un éclat de charbon qui avait pénétré au fond du cul-de-sac de la paupière droite; au bout de quelques heures ce corps étranger avait déterminé une inflammation des plus douloureuses, intolérable.

« Allez vile chercher la Milie, dit une commère, elle a un remède infailible pour les yeux que les médecins ne connaissent pas. »

La Milie, vieille sorcière de Noirchaud, mise au courant du cas, arrive à pas comptés, un panier sous le bras dans lequel elle portait son remède. Après avoir relevé ses grosses lunettes, elle sortit du panier une énorme rouelle de veau de 4

livres. Elle fit deux ou trois signes de croix à l'envers (c'était le secret) et appliqua la rouelle sur l'œil qu'elle fixa par une longueur de bande interminable qui avait transformé l'ami Philippe en Turc.

C'est en déroulant les bandes que la rouelle fit une chute sur le plancher qui trahit sa présence. Deux chats de la boulangerie en villégiature dans la chambre à coucher, peut-être par l'odeur alléchés, se précipitèrent sur elle et l'emportèrent au fond du grenier pour réveillonner : il était minuit. Adalbert prit une pince souleva les paupières et enleva le charbon. Philippe était guéri, les chats réveillaient au grenier. La Milie buvait la goutte, tout le monde était content.

Le veau, comme on le voit, a quelquefois du bon... pour les chats. Le plus simple, dit Adalbert, eût été de laver l'œil immédiatement avec de l'eau sucrée qui aurait neutralisé la cendre, compagne inévitable du charbon et qui est un caustique douloureux puisqu'elle contient de la potasse et que le sucre forme avec elle du sucrate de potasse. Mais la Milie ne comprenait pas la chimie...

## REMÈDES CONTRE LE LUMBAGO

### **L'enfant pêcheur**

On sait combien cet état morbide est répandu dans la campagne; les chauds et froids, l'agriculteur qui se couche sur le pré pour faire la sieste, les efforts durant les travaux agricoles sont autant de causes qui développent cette affection, anodine en soi, mais douloureuse et dommageable pour le travailleur des champs.

La médecine dans son arsenal de remèdes possède nombre de moyens pour soulager les rhumatisants et guérir le lumbago ; mais, à la campagne, on n'a pas le temps de faire le paresseux, il faut guérir rapidement ; les semailles attendent, il faut faire les vendanges, porter la bouille, tirer les pommes de terre et mener le fumier, il faut être debout pour tout; aussi les conseillers, les médicastes ne manquent pas d'enseigner les remèdes qui ont fait leurs preuves.

Il y en a qui ont eu leur heure de succès comme celui qui consiste, après avoir

retiré le pain du four, d'engainer, c'est le mot, le patient en lieu et place du pain familial. C'est en somme l'application, en grand, de l'air chaud; mais il ne faut pas oublier, dans cette pratique, de prendre la température de l'air chauffé et de laisser sortir en dehors de la gueule du four la tête de l'individu, sans quoi ce serait l'asphyxie ou la rôtisserie à bref délai.

Adalbert avait employé souvent l'air surchauffé dans les pays d'industrie, dans les forges où il existe de hauts fourneaux et des fours à recuire le fil de fer. Ses rhumatisants allaient d'eux-mêmes présenter leurs reins au foyer incandescent et sortaient soulages par la chaleur ou la sudation. Le talent du médecin de campagne est de savoir utiliser ce que l'on a sous sa main.

A côté de cette méthode simple, vulgaire et propre, Adalbert avait connu : 1° la méthode stupide qui consiste à s'enrouler les reins avec de la ficelle de fouet ; 2° la méthode du père Taupet ou la méthode sale.

Le père Taupet était un vieux dur-à-cuir : il aurait pu en sa qualité de dur-à-cuir, entrer sans façon dans le four banal pour guérir son lumbago. Mais il procédait autrement; il avait un remède, à lui, chez lui, qui réussissait ; il en donnait la formule à tout venant, par humanité, disait-il. Voici son modus faciendi: « Couché près de sa femme âgée de soixante et quelques printemps, il lui tournait le dos, jusqu'ici ça se comprend, retroussait sa chemise, quand il en avait une, et se faisait PIS-SER (sic) dans le dos par son épouse bien-aimée.

Etait-ce la raideur du jet féminin, la chaleur du liquide ou simplement le pouvoir radioactif des urines de la mère Taupet qui agissaient, Adalbert ne put jamais débrouiller ce problème de thérapeutique conjugale, il ne peut qu'enregistrer les déclarations du père Taupet et classer ce remède dans l'urinothérapie, nouveau chapitre de l'art de guérir ouvert désormais à la sagacité des savants.

Si le père Taupet avait son remède contre le lumbago connu maintenant du Dr Adalbert, celui-ci, à quelque temps de là, fut obligé d'en trouver un autre pour tirer du pas une vieille grand'mère fixée par un hameçon de truite au bout de la ligne d'un pêcheur d'occasion.

La chose vaut la peine d'être contée :

Un bambin de 5 à 6 ans était gardé par sa grand'mère dans la chambre appelée par les -paysans comtois : le poêle. Le marmot courait à travers le poêle,

touchant à tout, renversant les chaises, tirant les oreilles au vieux chien qui ronflait derrière le fourneau. Il avait déjà posé la main sur tous les objets du poêle lorsqu'il avisa une ligne munie de son hameçon.

L'instinct d'imitation chez l'homme comme chez le singe est porté à son plus haut point. Le galopin s'en, empara et immédiatement voulut simuler le pêcheur, comme papa lorsqu'il allait taquiner le gougeon avec lui. Mais dans un poêle de paysan il n'y a ni eau ni poisson.

Il y avait la grand'mère endormie dans un grand fauteuil en osier, la bouche démesurément ouverte; elle ronflait en faux bourdon avec le chien, Labry. Le bambin déploya la ligne, descendit prudemment l'hameçon dans la bouche de la vieille qui la ferma automatiquement; le pêcheur ferra la vieille comme un simple chavot en plantant, d'une secousse, l'hameçon dans l'épiglotte maternelle. Vomissements, cris de douleurs, aboiements du chien, rien ne manquait au nouveau concert... Que faire? Le gosse ne lâchait pas la perche; la grand'mère poussait des cris de paon. Le docteur demandé arrive en toute hâte, assez embarrassé, en face de ce coup de ligne inattendu. Il se rappela combien dans son jeune âge il avait eu de difficulté pour dégager l'hameçon de la gueulé d'une truite... Il réfléchissait depuis un moment au moyen de délivrer ce poisson à deux pattes, quand, comme Archimède, il s'écria : Eurêka.

Il courut à *l'outreau* (c'est ainsi que l'on appelle la cuisine à la campagne).

Pourquoi courut-il à *l'outreau*?

Parce qu'à *l'outreau* on y trouve tout pêle-mêle : marmites, casseroles, couteaux, pinces, fourchettes, outils de menuiserie, balais. Adalbert trouva au milieu du fouillis de l'outreau son sauveur. Une plante qui croît le long des cours d'eau, qui ressemble à un petit jonc dont il ne se rappelait pas le nom botanique mais qui fit son affaire. Cette plante longue et creuse naturellement dans sa tige, sert à enfiler la ligne dans la lumière de cette sonde improvisée. De la main gauche Adalbert tenait le fil de la ligne, de la main droite il poussait le tube qui arriva directement sur l'hameçon, conduit par un véritable fil d'Ariane. Les parois de ce tube sont tendres. Il poussa un coup sûr, dégagea la pointe, tira sur le fil, la pointe pénétra dans la paroi du tube, il retira le bloc sans encombre, la vieille se mit à respirer; elle était sauvée mais les fesses du bambin surent ce qu'il en coûte de pêcher sa grand'mère à la ligne.

## DE QUELQUES MOYENS SIMPLES ET PRATIQUES

### **Dans l'exercice de la chirurgie courante et accouchement au village**

Ce n'était pas la première fois qu'Adalbert usait, dans sa pratique, de moyen de fortune lorsqu'il enleva l'hameçon de la gorge de la vieille ; souvent il arrive aux pêcheurs à la ligne en manœuvrant leur instrument de se planter un gros hameçon dans le mollet. Adalbert se trouva en face d'un de ces cas. Traverser la peau, inutile, la boucle de l'hameçon arrête. Retirer en arrière, impossible, le crochet de la pointe arrête dans un autre sens.

Il y a un moyen sûr et expéditif, chevaleresque. Courir chez le maréchal-ferrant, prendre sa tricoise, couper la boucle de l'hameçon, faire traverser la pointe et l'hameçon est extrait dans l'espace d'une minute.

A la campagne où l'on ne trouve rien surtout en ce qui touche à la chirurgie courante, aux pansements et aux accouchements, le médecin doit être ingénieux et savoir se servir de tout. C'est ainsi que l'on peut facilement réduire des luxations réputées irréductibles. Adalbert, employait, avant de se servir de chloroforme qui peut amener des accidents mortels, deux moyens, que Ton peut employer chez tous les paysans :

1" Réduction d'une luxation de l'épaule par le procédé de la poulie.

2" Réduction par le procédé du bois de lit.

Le *procédé de la poulie*, se rapproche du procédé du talon, de la porte. Il est donc renouvelé des Grecs, il n'en est pas plus mauvais pour autant. Il fut employé pour la première fois par le Dr Adalbert chez un homme fortement musclé de 40 à 45 ans qui traînait une luxation intra-corucoïdienne depuis une quinzaine de jours. Quatre solides lurons avaient déjà tiré sur le bras entortillé de lacs, sans résultat. L'attelage suait, soufflait, était rendu. Pendant les tractions la peau de l'aisselle, tendue à se rompre, empêchait les doigts du médecin de pénétrer au fond du creux axillaire pour dégager la tête numérale. C'est alors que la manœuvre suivante fut exécutée.

Le patient fut placé debout au milieu de la chambre ; une poulie à monter le foin fut fixée au-dessus de lui au plafond à l'aide d'un tire-fond ; sur la gorge de

la poulie glissait une corde de fort calibre ; l'aisselle fut garnie d'une épaisse couche d'ouate et la corde passée dessous. La contre-extension se fit au moyen d'un drap de lit fixé à la cloison de la chambre. Au commandement de : « tirez ! » les quatre gaillards tirèrent sur le bras graduellement, avec prudence. Au maximum de l'effort, le docteur saisit la corde et tira comme pour sonner une grosse cloche. Le patient fut enlevé comme une plume au plafond, la masse de son corps fit contrepoids, un craquement se fit entendre. Adalbert cria : Halte ! et soutenant toujours le patient avec la corde, celui-ci atterrit doucement, en vol plané ; la luxation était réduite.

Procédé du bois de lit. — Ce procédé est un procédé de douceur, c'est celui qu'il faut choisir dans les luxations récentes.

Le lit du paysan est d'habitude un quadrilatère dont les parois lambrissées correspondant à la tête et aux pieds présentent à la partie supérieure de l'assemblage un bois rond et poli de la largeur du lit lui-même. C'est ce point d'appui qui va devenir le centre de l'action. Le patient est assis en travers du lit, le bras luxé passé sur le bois rond et pendant en dehors. Le bois poli, préalablement est recouvert d'ouate; un aide couché sur le dos, sur le plancher, saisit la main et l'avant-bras et tire de toutes ses forces. Pendant ce temps le médecin est debout sur le lit, il tient l'opéré, puis quand l'aide semble donner son maximum d'effort, le médecin saute à cheval sur l'épaule du patient qui est opposée à l'épaule luxée. Cette contre-extension active et subite dégage la tête numérale et la luxation est réduite. Dans ce cas le médecin n'a besoin que d'un seul aide. Si Archimède avait connu le bois de lit il aurait soulevé la terre. La poulie, le bois de lit pour les luxations de l'épaule ont fait naître pour les accouchements aux forceps le procédé et la poulie de renvoi.

*Procédé de la poulie de renvoi en accouchement.* — Une belle nuit d'hiver, en hiver les nuits claires sont toujours belles parce qu'elles sont étoilées dans notre hémisphère, Adalbert au chevet d'une primipare de 35 ans à bassin rétréci suait sa première chemise. Dans des cas semblables le médecin de campagne en sue quelquefois deux. Et passant en revue toutes les belles leçons des grands maîtres de l'obstétrique, il finit par concentrer la formule des accouchements dans ces mots : *On fait comme on peut.* Voici comme le docteur s'en tira en cette difficile circonstance. La branche gauche du solide forceps de Levret



venait d'être introduite. La branche droite après certaines difficultés venait d'être placée à son poste et l'articulation venait de fermer l'instrument. Il fallait tirer. Rien n'est pénible A fatigant comme de tirer en retenant. Les tractions et les efforts les plus considérables de force musculaire de l'opérateur n'avaient produit aucun effet. La tête de l'enfant ne bougeait pas plus qu'un tronc. Un moment on pensait à la symphyséotomie, opération sanglante, mal acceptée de la famille et avec raison.

Adalbert remplaça cette intervention chirurgicale par un procédé plus simple et nullement dangereux. Il fit appel au domestique de la maison, le plaça derrière son dos. Préalablement il avait attaché aux crochets du forceps une corde solide d'une longueur d'un mètre environ. Cette corde du forceps passait par-dessus l'épaule de l'opérateur. L'épaule faisant poulie de renvoi, ide se mit à tirer sur l'ordre et sous la direction du médecin. L'accoucheur en possession de cette réserve de force, la dirigeait dans les axes du bassin sans efforts, presque en caressant le forceps. Au bout de quelques minutes sous l'influence de cette énorme traction, domestiquée et intelligemment dirigée, l'enfant sortit plein de vie et la mère fut délivrée. Celui qui suait, soufflait, était exténué, c'était l'aide qui aurait préféré, disait-il, monter dix moules de bois à la poulie au grenier que de recommencer une pareille corvée.

Il est donc démontré que l'on peut se passer de l'opération de la symphyséotomie avec un aide robuste, une corde et une épaule de médecin. Le Levret avec ses longues et robustes branches est un puissant levier et c'est à la campagne qu'il faut répéter avec Pajot :

Rien n'est si beau que Levret.

Levret seul est aimable.

## TRAITEMENT DES PLAIES ET ULCÈRES SUPERFICIELS PAR LE PANSEMENT PAR OCCLUSION

Comme son nom l'indique, cette méthode de pansement consiste à mettre à l'abri de l'air toute solution de continuité accidentelle de la peau.

C'est un pansement merveilleux qu'Adalbert employait dans presque tous les cas.

L'observation suivante indiquera mieux que pourraient le faire toutes descriptions, la manière de procéder.

Un huissier de 40 ans, à la suite d'une chute de bicyclette eut à la face interne des deux mollets un lambeau de peau large comme la main arraché par la vitesse des pédales dans une descente rapide et dangereuse. Les deux plaies avaient mauvais aspect. Elles furent lavées au savon, soigneusement séchées. Une bandelette de sparadrap des hôpitaux fut enroulée de bas en haut en commençant l'enroulement sur les tissus sains. Une deuxième bandelette recouvrit la première et ainsi de suite jusqu'à occlusion complète. Il n'est pas nécessaire pour donner du coup d'œil au pansement, d'embriquer les bandelettes comme des tuiles ; il suffit de couvrir la plaie en serrant très légèrement. Une couche d'ouate salicylée ou phéniquée recouvre tout le pansement qui est maintenu par un solide bandage roulé.

L'avantage de ce pansement est de pouvoir continuer son travail, de marcher, de labourer, de piocher la terre sans inconvénient. La cicatrisation est rapide et s'effectue sans douleur. Cette méthode peut s'appliquer à toutes les parties du corps. Au bout de huit jours le sparadrap est coupé, le pansement enlevé ; si la plaie n'est pas cicatrisée, une nouvelle application est nécessaire. Comment peut agir un tel pansement ?

i" Il tue les microbes aérobies ; 2° il régularise par compression élastique (ouate) la circulation capillaire locale ; 3" l'ouate filtre l'air ambiant ; 4° le mouvement des organes lésés entretient la vie des tissus ; 5° il protège contre les chocs. Dans tous les cas il réussit merveilleusement et rend les plus grands services au médecin de campagne.

Cette pratique médicale peu compliquée qu'Adalbert appliquait aux luxations,

aux accouchements, aux pansements, il l'appliquait également aux fractures par des appareils rudimentaires que tout homme tant soit peu intelligent pouvait modifier selon les cas. Le Scultet est bien celui qui doit être préféré à la campagne ; avec lui on peut faire l'extension par les poids à son extrémité et la contre-extension, on peut surveiller le foyer de la fracture, soigner les plaies s'il y en a et pratiquer le massage de la fracture selon la méthode de Lucas-Championnière.

Jamais cet appareil n'a donné de mécompte, toujours du succès.

Un objet que l'on trouve partout, et qui peut servir dans les fractures de bras, avant-bras, doigts est le calendrier de l'année qui est pendu à la chambre de toutes les familles. Avec lui on peut se tailler des attelles de toutes les formes. En plongeant ce carton dans de l'eau chaude pendant quelques minutes on obtient une substance molle qui prend la forme de tous les corps contre lesquels on l'applique. Un coussin quadrangulaire se pliant par le milieu comme un livre peut servir également à contenir les fractures, lorsque le membre est placé dans ce petit matelas bourré de balle d'avoine et maintenu par des lacs serrés convenablement ; il peut remplacer les appareils les plus savamment compliqués.

A la campagne on peut faire de la bonne chirurgie courante, le tout c'est de ne pas aller chercher midi à quatorze heures et de savoir se servir de ce que l'on a sous la main.

## DE LA GUÉRISON DE L'ENTORSE PAR LE SECRET

Chacun sait ce que c'est que l'entorse pour en avoir eu ou entendu parler. Mais il existe un préjugé des plus répandus sur cette affection qui, en somme, n'est que la déchirure complète ou incomplète d'un ou de plusieurs ligaments unissant les articulations entre elles ou simplement l'extension d'un ou de plusieurs ligaments sous un effort banal se produisant quand on fait un faux pas ou que l'on se tord le pied. Conséquemment il est facile de comprendre qu'il y a une infinité de degrés dans l'entorse, depuis la plus légère qui ne dure que quelques heures, à la plus grave, qui peut faire perdre l'usage de l'articulation atteinte.

Les entorses légères sont les plus fréquentes, ce sont celles-là qui ont fait la réputation des guérisseurs d'entorse par le secret, qui gravement vous disent qu'ils vont lever votre entorse par un secret qu'ils ont surpris au chevet d'un mourant.

Dans les temps primitifs la maladie était considérée comme l'œuvre du démon et c'est à l'aide de rites bizarres et de conjurations que l'homme sauvage prétendait avoir raison du mal. Il ne faut pas oublier que la médecine avant d'être scientifique a été sacerdotale et qu'avant d'être sacerdotale elle était magique. Dans la prière du Pater, n'est-ce pas un appel à la divinité qu'on implore en disant : « Délivrez nous du mal ». « Le secret » est un restant de ces conjurations magiques qui a résisté au temps et s'est perpétué dans les campagnes.

Ce n'est pas sans avoir cherché qu'Adalbert surprit un jour un vieux chiffonnier qui levait l'entorse d'un paysan par le secret.

Tout d'abord, il fit apporter un litre de vin sur la table et en ingurgita plusieurs verrées.

Ainsi restauré pour se réclaircir la vue, selon son expression, il prit, avec mille précautions le pied du blessé de la main gauche. De la main droite avec le pouce il fit sur l'articulation tibio-tarsienne des signes de croix de bas en haut et, avec un sérieux d'astronome, il prononça trois fois de suite les paroles cabalistiques suivantes :

Je te guéris -f ante + ante te + super ante te dans le moment, ainsi soit-il, amen,

. Le guérisseur remit le pied en place, se jeta, c'est le cas de le dire, le reste de la bouteille dans l'estomac et sortit. Le blessé continua à souffrir, la bouteille seule fut soulagée.

Le même procédé s'applique aux brûlures, mais les signes de croix se font avec le gros orteil nu et odorant. Un pauvre enfant de 10 ans qui avait été soigné de cette façon, mourut de septicémie au bout de quelques jours.

C'est avec les sortilèges de cette catégorie que les sorciers de village guérissent le mal de dent, les brûlures, le charbon, le miserere. Pour arrêter les saignements de nez, on cueille de la main gauche sans regarder, une poignée d'herbes, au hasard, on passe l'herbe sous le nez et on prononce les paroles

suivantes :

Je suis de Noé  
Herbe qui n'a été  
Ni plantée, ni semée  
Fais ce que Dieu t'a commandé.

Les paysans de nos jours encore imprégnés des croyances animistes considèrent la prière comme aussi efficace que le remède lui-même. L'efficacité du remède est attachée à son texte traditionnel, au rite.

Voici une prière connue en Franche-Comté (citée par Bonnet) qui guérit aussi bien que la rouelle de veau toutes variétés d'ophtalmie, le Picot, le Blanchot, le bourgeon, le dragon.

On commence par trois signes de croix cabalistiques sans amen, et l'on dit :

Les trois Marie  
S'en vont dans le Laumon  
Pour chercher guérison,  
De la lumière du Picot,  
Du Blanchot,  
Du Bourgeon,  
Du Dragon.  
Les trois Marie  
Ont rencontré le bon Jésus  
Et le bon Jésus leur a dit :  
Où allez-vous les trois Marie ?  
Les trois Marie ont répondu :  
Nous allons dans le Laumont  
Pour trouver guérison, etc..  
Et le bon Jésus leur a dit :  
Allez-vous-en dans vos maisons  
Et vous y trouverez guérison,  
De la lumière, du Picot, etc., etc..

Il faut réciter cette prière trois fois entrecoupée de *Pater*.

Encore une formule pour guérir les brûlures. On s'adresse au feu et on souffle dessus :

Feu perd ta chaleur  
Comme Judas perdit' sa couleur  
En trahissant le Saint-Sauveur.

## LA CROYANCE AU MERVEILLEUX EST DE L'ATAVISME

On n'en finirait pas si l'on voulait citer tous les préjugés et superstitions populaires. La coqueluche se guérit, dans certains pays, par un dialogue avec le meunier :

Qu'y a-t-il ici à moudre?

La coqueluche, répond le meunier.

Se moud-elle bien ?

Elle se moud bien.

On répète neuf fois et le meunier dit : la guérison n'est pas loin.

L'éternuement et le hoquet ont aussi leur remède :

J'ai l'hoquet,

Dieu l'a fait.

Doux Jésus,

Je ne l'ai plus.

Répéter sept fois sans respirer.

Mais Adalbert avait un moyen plus simple qui, dit-on, était le remède de Gambetta : boire lentement sans respirer un grand verre d'eau fraîche. Ces deux moyens s'expliquent par l'arrêt subit de la respiration, arrêt qui doit agir sur le système nerveux contrai, le phénomène respiratoire n'étant qu'un réflexe de la peau sur le centre nerveux.

En médecine, en chirurgie surtout, le progrès s'accroît tous les jours. Chaque année de nouvelles découvertes viennent étendre l'horizon de la science et l'esprit du peuple lui-même semble être plus cultivé. On se demande alors pourquoi, dans la masse, il se trouve encore tant de crédulité, tant d'adeptes du mystérieux et des préjugés stupides, restes d'un autre âge.

Il faut pour rechercher les causes de cet attachement aux remèdes plus ou moins cabalistiques, étudier de près le paysan. C'est sur ce livre de la nature

que le médecin de campagne peut établir sa philosophie et poser sa déduction. Il y aurait des volumes à écrire sur ce sujet. Adalbert bien des fois s'était promis de chercher la solution de ce problème et voici son raisonnement :

Il faut admettre, pensait-il, que l'évolution Darwinienne continue son œuvre. Le cerveau d'aujourd'hui, n'est pas le cerveau d'autrefois comme quantité, comme qualité et la race humaine comme toutes les races se développe et tend à la perfection. Mais on est obligé d'admettre qu'il est resté dans le travail de morphologie du cerveau, comme dans celui des autres tissus un atavisme, sorte d'hérédité de retour, de régression brusque et inexplicquée d'individus vers un état antérieur de son espèce. Cette lare cérébrale reparaît à certain moment dans les âges, et l'on rencontre alors les magiciens, les thaumaturges, les prophètes avec la superstition, la croyance au diable et à tous les remèdes et moyens de guérir les plus étranges. Cet état d'esprit est une tare de notre espèce dans laquelle on rencontre également, au point de vue physique, le retour au naturel des humains primitifs, comme l'homme chien, la femme ourse, ou des êtres qui portent un appendice caudal, du poil sur le dos, qui font penser que nous avons eu autrefois comme ancêtre le pithécantropus érectus. Les philosophes ont dit: *natura non fecit saltus*. C'est la loi générale. Mais la tératologie nous montre que la nature a quelquefois ses caprices et qu'elle ne veut pas que nous oubliions notre histoire ancestrale. L'humanité retrouve encore aujourd'hui les preuves de ses tares physiques et morales, sorte de désharmonie de la nature et l'histoire des remèdes cabalistiques de toutes les légendes et des croyances populaires ne sont qu'un pâle reflet de ce que devait être la mentalité de nos ancêtres, de l'homme préhistorique. C'est évidemment cette hérédité de l'homme barbare et sauvage qui enfante, dans notre siècle de philanthropie exagérée, ces dégénérés, ces criminels comme les Bonjol, les Garnier, les Soleilland. Les sociologues, les moralistes, les philosophes de toutes espèces ont cherché par l'instruction, l'éducation, le changement de milieu, d'améliorer notre pauvre race humaine ; il faut avouer, en face de la criminalité qui s'accroît tous les jours, que tous les moyens préconisés ont lamentablement échoué. On a accusé l'alcoolisme. Mais il faut surtout accuser l'hérédité. On est le plus souvent alcoolique par hérédité. Pour combattre cette hérédité morbide du crime, du vol, de l'immoralité, il n'y a qu'un moyen, un seul, c'est d'empêcher le criminel, le

voleur, l'homme qui déshonore la société de se reproduire.

Au lieu de dresser la guillotine qui n'a jamais fait peur aux criminels, faisons passer ces dégénérés moraux et physiques à la radiation des rayons X. On sait en effet, que sous l'influence de cette radiation de, quelques minutes, sans souffrance, sans lésions apparentes, le testicule le plus robuste devient impropre à la génération. De même qu'un cultivateur trie le bon grain pour semer son champ et avoir de beaux et bons produits, de même une société a le droit et le devoir de se garantir et de se perfectionner. Ne supprimons pas l'individu, supprimons simplement sa virilité, c'est-à-dire sa race. En supprimant sa faculté de reproduction, on sait que la satisfaction d'un plaisir légitime n'est pas supprimée ; au contraire. Donc, aucune objection ne peut être opposée à ce système radical, inoffensif, qui serait le véritable moyen de sélectionner la race humaine.

Telle était la théorie du dr Adalbert. Elle mérite d'être étudiée dans ces temps d'anarchie et de criminalité à outrance où le banditisme semble prendre des proportions inouïes de raffinement de cruauté et d'audace (Bonnot, Garnier, Lacombe).

## OBSSESSIONS DEMONIAQUES A LA CAMPAGNE

### **Le diable de Lods. — Le diable de Flagey**

Dans l'antiquité, au moyen âge, de nos jours, certains malades comme les choréiques, les hystériques, les épileptiques, les fous passaient pour être les victimes des esprits malins, des démons malfaisants. Les prêtres s'emparaient partout de ces malades attendu que les médecins de ce temps étaient de grands ignorants ; ils s'en emparent encore parce que le peuple d'aujourd'hui croupit au milieu de l'ignorance de ses ancêtres. Mais puisqu'il y avait des possédés du diable, il fallait trouver le remède pour chasser cet intru.

Les Juifs chassaient le diable avec des paroles et de la racine de barath. Jésus-Christ, par sa puissance, l'envoyait dans les corps d'un régiment de cochons qui se jetaient à la mer.

La croyance aux démoniaques s'est perpétuée de nos jours dans quelques familles arriérées du peuple et on chasse encore le diable avec des prières, des



neuvaines et de l'eau bénite. C'est ainsi que fut chassé en Franche-Comté le diable de Lods et le diable de Flagey. Nous verrons comment le Dr Adalbert racontait l'exorcisme à Besançon par l'effet du Saint Suaire qu'on appelait le *Béni-Saint-Suaire*.

Durant un mois de l'année 1872-1873, le diable s'avisa de venir depuis le sombre empire tourmenter les paisibles habitants de Flagey. Tous les soirs vers 9 heures, un tapage infernal, c'est le mot, s'entendait aux alentours d'une modeste maison de cultivateur. Une petite jeune fille de 13 ans, malade, pleine d'impétigo, couchée sur un grabat, était obsédée pendant toute la nuit par l'esprit malin, qui criait, qui frappait, qui épouvantait tout le monde.

Flagey faisait partie de la paroisse de Chantrans dont la sonnerie était réputée à plusieurs kilomètres à la ronde.

Le vicaire de la paroisse, au moment de l'apparition, faisait sonner les cloches à toute volée, pour inviter les fidèles à prier pour la possédée.

Le bruit s'en était répandu partout. Deux fortes têtes, le père Joseph Bourgon qui, autrefois en traversant le Far West, avait eu à lutter contre les Peaux-Rouges, voulait voir le diable et lutter avec lui. Le père Jeannier son ami, pharmacien et chimiste distingué de l'École de Paris, voulut se mettre de la partie. A la tombée de la nuit ils s'embarquèrent pour Flagey. Les paysans attendaient sur le seuil de la porte, ces courageux citoyens...

«C'est là», dit l'un d'entre eux, en étendant une main tremblante du côté du réduit où était couchée la possédée.

Joseph Bourgon et le chimiste Jeannier s'installèrent chacun sur un fauteuil aménagé à cet effet, sans bruit, dans l'obscurité complète, la petite fille prétendant que la lumière ferait fuir son démon. Au bout d'une heure aucun bruit insolite ne se faisait entendre. Tout à coup, un grincement de porte, un grattement arriva aux oreilles de Joseph Bourgon. Le « voici », dit-il à son compagnon Jeannier, et dans l'ombre les deux compères marchant à pas de loup, s'approchaient lentement du lit de la petite. Bourgon Joseph subitement alluma un feu de Bengale, la supercherie était découverte ; la petite tirait sur une corde qui faisait mouvoir à la chambre haute des morceaux de bois qui s'élevaient et retombaient sur le plancher. Le vicaire connut l'aventure ; les cloches cessèrent de sonner et le diable s'en alla ailleurs continuer ses farces. L'épilogue de cette

aventure burlesque c'est qu'à l'église de Notre-Dame du Chêne on peut encore lire l'inscription suivante en *ex-voto* :

Marie X... délivrée de possession démoniaque.

Le diable de Lods a calqué son programme sur celui de Flagey. Mais ici, le curé de la paroisse, l'abbé Claudion, homme qui passait pour intelligent, eut la sottise de sortir de son église avec une procession d'imbéciles qui tenaient cierges à la main; il était revêtu de ses habits sacerdotaux pour chasser le diable d'une maison hantée. Au moment où il prononçait les paroles cabalistiques : Vade retro, Salarias, le propriétaire de l'immeuble surnommé (ironie du sort!) le grand Bon Dieu arriva au milieu des fidèles à genoux, tenant le diable par l'oreille; c'était encore une petite fille de 12 à 15 ans qui se chargeait de faire un tapage d'enfer à la tombée de la nuit dans le grenier du grand Bon Dieu...

L'abbé Glaudion s'en alla confus suivi d'un immense éclat de rire...

Le Béni-Saint-Suaire de la cathédrale de Besançon avait dans le temps jadis du moyen âge la vertu de guérir l'épilepsie ou mal sacré. A un certain jour de l'année le prélat, chef du diocèse, agitait du haut de la grande nef le merveilleux Saint-Suaire et ordonnait à Satan de sortir du corps du possédé.

— Où veux-tu que j'aïlle, répondit un jour Satan par la bouche du possédé, si je sors d'ici?

— Viens à mon c..., répondit un farceur qui assistait à la cérémonie.

— J'y vais, reprit Satan.

Le farceur prit peur, escalada les bancs de l'église et alla au plus vite tremper son postérieur dans le bénitier d'où il ne voulait plus sortir.

Toutes ces affections démoniaques, maladies variées et bizarres, portent sur le système nerveux et naissent sous l'empire d'émotions et d'idées religieuses. Elles sont essentiellement épidémiques. C'est ainsi que l'on doit comprendre les *flagellants* du moyen âge, les sorciers des XVIème -XVIIème siècles, les visionnaires des Cévennes, les possédés et les convulsionnaires de Saint-Médard, les accidents étranges qui se manifestaient dans les camps-meetings ou assemblées religieuses des Etats-Unis, l'épidémie qui frappa en Suède un grand nombre de personnes, caractérisée par un besoin irrésistible de prêcher et toutes les singularités thérapeutiques que l'on rencontre à Lourdes ou à la Salette.

Maintes fois, il faut l'avouer, les exorcismes, les cérémonies religieuses, les attouchements et les paroles d'un personnage renommé par sa piété, par sa puissance dite surnaturelle ont suffi pour guérir de telles maladies. Toutes ces guérisons rentrent dans le domaine de l'hypnotisme, de la suggestion, dans la catégorie des maladies religieuses ou d'imagination.

Il y a dans le domaine religieux des observations surprenantes que la science n'est encore pas parvenue à débrouiller : tels les malades atteints de stigmates d'où relève le cas de Louise Lateau, la stigmatisée de Bois d'Haine en Belgique qui a fait courir Varlomond avec l'Académie royale, Charcot, Luys Bourneville et tous les neurologistes. Mais souvent les possédés sont menés par un cornac qui a intérêt à ces manifestations. Si les premiers relèvent de la thérapeutique et doivent être considérés comme des malades, les démoniaques qui se disent possédés pour de l'argent au lieu d'être traités devraient être fouettés.

Les affections nerveuses du domaine de la haute pathologie cérébro-spinale sont très rares à la campagne L'extase, le somnambulisme, la catalepsie y sont presque inconnus. Cependant plus qu'autrefois Adalbert rencontrait des manifestations de la grande hystérie, de l'hystéro-épilepsie. Il dut donner ses soins à une nerveuse que le premier venu pouvait endormir du sommeil magnétique par simples pressions sur les globes oculaires ou par occlusion des yeux par la main.

Une autre fois Adalbert fut mis en présence d'une nerveuse atteinte d'hallucination de l'ouïe qui tous les jours à cinq heures du soir entendait un concert de chant avec accompagnement de piano qu'elle qualifiait de magnifique. Il y avait prélude et exécution, mais ce morceau enchanteur finissait en queue de poisson: l'artiste imaginaire terminait son triomphe en criant: «aux poires sèches ! Aux poires sèches ! !» et tout rentrait dans l'ordre, la personne avait sa pleine lucidité et un excellent raisonnement ; elle se rendait compte de son hallucination bizarre. Chez les alcooliques, assez nombreux au pays de Noirchaud, les illusions, hallucinations et autres manifestations vimgaires se rencontraient fréquemment. Mais la maladie la plus fréquente, celle qui tuait et qui tue encore le plus d'individualités, la grande faucheuse d'existences est toujours la tuberculose. Adalbert protestait, de toutes ses forces, contre le découragement des médecins qui, lorsqu'ils ont prononcé le

mot « tuberculose », se croisent les bras et laissent marcher le mal.

## COMMENT TRAITER LA TUBERCULOSE A LA CAMPAGNE

Jusqu'ici, disait Adalbert, tous les traitements employés contre la terrible maladie ont échoué piteusement et le charlatanisme secondé par un public trop crédule, a lancé quantité de remèdes qui encombrant la quatrième page des journaux, au grand bénéfice des spéculateurs éhontés et au détriment des pauvres malades.

La phtisie pulmonaire est-elle oui ou non le synonyme de mort ?

Eh bien ! disait Adalbert, il faut le proclamer bien haut, avec tous les cliniciens dignes de ce nom, français et étrangers, et répondre : Oui, la tuberculose est curable dans le plus grand nombre des cas.

Par les seuls efforts de la nature on a vu et on voit des tuberculeux guérir; il faut lutter avec confiance avec la notion de la curabilité du mal.

Lclulle, Vibert, Brouardel autopsièrent des sujets morts accidentellement d'une affection quelconque et trouvèrent des tubercules anciens guéris dans 50 % des cas examinés.

Si donc le phtisique peut guérir seul, combien n'a-t-il pas de chance de terrasser le mal en suivant un traitement rationnel.

La drogue panacée, il faut le reconnaître, n'est pas encore trouvée et ne le sera peut-être jamais. Les antiseptiques sont impuissants, la sérothérapie a déjà fait son temps, la tuberculine de Kock a trompé tout le monde; elle est dangereuse. Les sanatoria ont fait fiasco. Est-il raisonnable, en effet, d'accumuler dans un même lieu des sujets atteints d'une maladie à la fois infectieuse et toxique. Il faudrait plutôt les espacer et les déployer en tirailleurs au milieu des forêts, loin de toute agglomération.

L'indigence des traitements doit faire tourner ailleurs les yeux du médecin et du malade.

Il faut dans cette affection consomptive soutenir l'organisme défaillant, par des moyens simples, à la portée de tous et de toutes les bourses. Le repos, la respiration à l'air libre, l'alimentation substantielle, voilà la trilogie et la base du traitement naturel. C'est au médecin de savoir jouer de cette trilogie qui peut

s'appliquer dans tous les temps et dans tous les lieux.

Le repos ne veut pas dire inactivité complète, car *vita in motu*, mais il faut éviter les fatigues cérébrales et corporelles.

Respiration à l'air libre, que ce soit au sommet des montagnes ou au bord de la mer ou dans les plaines ensoleillées, il faut, dans tous les cas, savoir respirer. Plusieurs fois dans la journée, le malade fera de grandes inspirations, il faut donner le tour, comme on dit, pour faire respirer les sommets pulmonaires, ces lobes de renfort qui s'étiolent parce qu'au repos ils ne travaillent pas.

Alimentation substantielle ne veut pas dire suralimentation. Gorger le malade comme une oie du Périgord n'est pas nourrir. Ce traitement aboutit fatalement à la fatigue stomacale et au surmenage des forces digestives. Ne vaut-il pas mieux pour un débilité digérer un œuf que de vomir un bœuf. L'alimentation sera saine, variée et prudente. Ce sera le rôle du médecin de faire un cours de cuisine.

Notre génération ne sait ni respirer, ni manger, ni s'amuser. Dans ce XXème siècle l'homme ne vit plus, il se tue dans le tourbillon d'une vie surchauffée.

Le tuberculeux, le faible, le candidat à la tuberculose trouvera le salut dans la pratique de la trilogie dont il a été parlé.

Transformer le terrain tuberculeux ou pré-tuberculeux en se servant de l'influence des milieux, tout est là. Air pur se confond aussi avec l'héliothérapie qui peut se pratiquer partout en tout temps.

La thérapeutique se débarrassera de toutes les drogues dont l'action est plus ou moins problématique, le médecin se rappellera cette loi établie par la clinique et l'expérience, que toute action morbide cesse dans une partie de l'organisme par suite de la production d'une action dans une autre partie. Le cautère trop délaissé, le séton, les révulsifs sont les moyens qui devront aider la trilogie pour modifier et drainer le terrain tuberculeux, anéantir le bacille de Kock et sa séquelle en lui enlevant les éléments de sa vitalité.

C'est par l'application de cette thérapeutique rationnelle qu'Adalbert put voir un tuberculeux arriver à 83 ans avec son cautère au bras et constater qu'une vieille tuberculeuse âgée de 90 ans portait un cautère depuis l'âge de 18 ans qu'elle conserve encore aujourd'hui parce qu'elle le considère comme son sauveur.

## MEDECIN DE CAMPAGNE ET AUTOMOBILISME

### **Rien ne sert de courir, il faut partir à point**

Le médecin de campagne comme tous ceux qui ont la chance ou la déveine de vivre dans le xx<sup>e</sup> siècle a subi lui aussi les attouchements du modernisme; avec cocotte qui trotte, il a abandonné le cabriolet pour se lancer dans l'espace emporté par le vent de l'automobilisme.

Est-ce un bien? Est-ce un mal?

Les jeunes chantent la rapidité des courses, le plaisir des vitesses, tandis que les vieux sourient en se rappelant la fable du lièvre et de la tortue qui se hâtait avec lenteur.

Comme dans la fable, le jeune médecin moderne

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard ; il broute, il se repose

Il s'amuse à tout autre chose.

En effet, la jeune génération médicale ne se lève plus le matin. Comme le lièvre, elle compte sur les jambes de son automobile et contracte cette déplorable habitude de croupir au lit. Le jeune médecin en général, devient paresseux ; quand il l'est déjà par nature et tempérament, il devient un hyperparesseux, toujours en retard. Aussitôt levé, il saute sur son véhicule et se précipite à 50 kilomètres à l'heure vers le malade qui l'attend. Souvent il y trouve déjà un vieux confrère qui, parti à l'aube avec son simple bâton et ses deux jambes est arrivé avant lui. Il a joui, cet amant de la nature, de la fraîcheur du matin ; si c'est dans la belle saison, il a entendu les oiseaux chanter, il a reposé sa vue sur un paysage embaumé, il a pensé à ses malades, il a lu ses revues et cette promenade à pied, en voiture, en tram ou en chemin de fer a été pour lui une occasion d'étudier, de réfléchir, de philosopher et d'augmenter sans fatigue son petit bagage scientifique professionnel et intellectuel. L'automobilisme tue cette mentalité et devient une véritable maladie qui donne à celui qui en est atteint le délire des vitesses. Elle devient un danger social quand elle attaque le médecin de campagne qui finit par traiter ses malades comme il traite les kilomètres, à la va vite et sans les voir passer.

C'est une occasion d'aller se promener au loin au lieu de rentrer au domicile où il est attendu et, dans ces randonnées où le médecin-chauffeur se jette tête baissée et l'esprit tendu il devient non seulement son propre postillon, mais souvent le postillon de tout le monde. Comme Tristan Bernard le raconte dans une charmante causerie, le type de l'automobiliste qui n'en a pas est fort répandu. La façon d'en faire avec des amis est très en faveur. Elle a d'abord l'avantage de supprimer certains frais, tels que l'achat d'une 16 chevaux, son entretien et les appointements du chauffeur; elle permet à l'amateur d'aller faire d'excellentes promenades hygiéniques avec le docteur, de se faire payer à déjeuner, car les gros frais, comme les déjeuners, les couvertures, les collations un peu substantielles sont à la charge du propriétaire de la voiture. Celui qui n'a pas d'automobile se contente d'offrir le café, l'apéritif et quelques cartes postales illustrées.

« Ah ! Docteur que vous conduisez bien, vous volez, vous êtes presque un téméraire. » C'est de cette façon que les pique-assiettes de l'automobile exploitent le pauvre médecin de campagne toujours naïf et c'est ainsi qu'ils prolongeront leur carrière d'exploitation des poires, en faisant toujours suivre leurs phrases de compliments qui flattent l'orgueil du conducteur, mettant en pratique la morale de la fable toujours vraie : *Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.*

Le petit médecin de campagne avec son automobile dont il est très fier continue à se faire taper par tous les parasites qui l'entourent et le guettent jusqu'à ce qu'un beau jour il ouvre ses yeux voilés pour s'apercevoir que plus il court plus il perd son patrimoine et sa mémoire comme les lièvres. En réalité les malades ne sont pas visités plus tôt qu'avec Cocotte, le tram, le chemin de fer ou la bicyclette. Mille causes de retard, depuis la panne vulgaire jusqu'au plaisir de la chasse, viennent allonger la course médicale : on a le temps ; ça va si vite...

Cependant si les frais de transport s'accumulent, le prix de la visite n'est pas augmenté, et le nombre des malades n'est pas fatalement en rapport avec l'excès de dépense. Le médecin de campagne après vingt ans de cet exercice, qui lui a immobilisé le cerveau, qui l'a gratifié d'un tremblement des deux bras conducteurs de la manette et du guidon, qui l'a obligé, pour vivre, de faire suer

le kilomètre et de pratiquer la dichotomie; cette pauvre victime du progrès en est réduite, si elle n'a pas de fortune personnelle, à se réfugier dans une maison de retraite ou à solliciter des secours chez les confrères plus prévoyants qu'elle. L'automobilisme est la ruine du petit médecin, et le grand semeur de maladie.

Les dangers que courent les personnes qui circulent dans un milieu fréquenté par ces véhicules de mort, ne sont rien à côté de ceux qu'ils font courir à la salubrité publique. Le soulèvement des poussières vient, en effet, infecter les appartements des maisons situées dans la zone dangereuse des passages. Ces poussières souillent les eaux des puits, des citernes, le bassin des fontaines, elles dessèchent les fleurs, les feuilles des plantes sur lesquelles elles se déposent, elles contaminent les fruits et les potagers, rendent l'air, si salubre de nos campagnes, infect et irrespirable. Le nuage méphitique sème là où il passe et s'abat l'épidémie, la destruction, la mort des plantes et des prairies. Là où s'épandait la verdure et la fraîcheur on ne trouve plus qu'aridité et flétrissure.

Ce nouveau véhicule porte dans les flancs de son tourbillon toute une théorie de germes, depuis le bacille virgule du choléra et celui de la tuberculose jusqu'à l'œuf du tœnia solium. C'est encore lui, il n'en peut pas douter, qui ramasse les germes de la fièvre aphteuse devant l'écurie contaminée pour porter la graine du mal dans les autres étables restées indemnes jusqu'alors.

L'automobilisme à outrance fera plus de mal à la France que les faillites du Panama. Il sèmera la mort et la ruine dans les familles modestes qui veulent pour suivre la mode ou par orgueil, rivaliser avec les opulents. Il tuera la petite épargne par l'excès de dépenses qu'il impose et en favorisant, chez ceux qui devraient être des travailleurs, le goût des plaisirs et de la paresse. En tout cas il fera disparaître, un jour qui n'est pas éloigné, ce type si utile, si respecté du médecin de campagne, à la vie tranquille, modeste et irréprochable, emporté, comme les autres, par le tourbillon des vitesses et des plaisirs qui entraînent après eux le plus souvent la négligence et l'oubli des devoirs sacrés de la profession.

Adalbert tout en admirant les progrès de la science ne pouvait s'empêcher d'arriver à cette conclusion :

Pour le médecin, pour le malade l'automobilisme est un mal, ce qui prouve que souvent le mieux est l'ennemi du bien.



## TABLE DES MATIÈRES

Les débuts d'un jeune médecin  
Une première consultation  
Une opération grave dans une cuisine de paysan.  
Un traitement inédit des plaies pénétrantes de la région fessière  
Rapacité villageoise, l'aventure du père Ledure  
Mentalité campagnarde, remèdes de commères et de charlatans  
Le remède du père Hugonnet, un vieux goutteux aux abois  
Opothérapie populaire  
Corps étranger de l'œil et rouelle de veau  
Remède contre le lombago, l'enfant pêcheur  
De quelques moyens simples et pratiques dans l'exercice de la chirurgie courante et accouchement au village.  
Traitement des plaies et ulcères superficiels par le pansement par occlusion  
De la guérison de l'entorse par le secret  
La croyance au merveilleux est de l'atavisme  
Obsession démoniaque. Diable de Lods, diable de Flagey  
Comment traiter la tuberculose à la campagne  
Médecin de campagne et automobilisme

A.MALOINE, éditeur

25-27, rue de l'école de médecine, PARIS

1913